

Arminius, ou les Chérusques : tragédie, tirée du théâtre allemand

Auteur : Bauvin, Jean-Grégoire

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

104 Fichier(s)

Les mots clés

[Tragédie](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-Yth-1210

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb10543060f>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques 99 p.-[1] f. de front. ; in-8

Date 1772 (date de la 1ère édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, Veuve Duchesne

Relations entre les documents

Collection Chérusques (Les)

[Chérusques \(Les\), tragédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Bauvin, Jean-Grégoire, *Arminius, ou les Chérusques* : tragédie, tirée du théâtre allemand, 1772 (date de la 1^{ère} édition)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/09/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/128>

Notice créée le 05/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

2144

ARMINIUS, 9
OU
LES CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE.



Marie IV. et Sc.

Pars et revien vainqueur.

Act. IV. Sc. VIII.

ARMINIUS,
OU
LES CHÉRUSQUES,
TRAGÉDIE;
TIRÉE
DU THÉÂTRE ALLEMAND,
Par M. BAUVIN, de la Société
Littéraire d'Arras.

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCLOSNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoit, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

AVERTISSEMENT.

DES Traductions élégantes & fidelles nous ont mis à portée de goûter ce que l'Allemagne, dans la Littérature, a produit de plus excellent en différens genres; mais une des plus belles & des plus importantes parties de la Littérature, c'est la Poësie dramatique; & personne jusqu'aujourd'hui n'a rien fait pour nous faire connaître à quel point de perfection le THEATRE ALLEMAND est parvenu, ou à quel degré de faiblesse il est resté.

C'est une mine que nous avons négligé d'exploiter. J'ai osé y fouiller; & j'en ai tiré le morceau que je présente aux Amateurs de la Scene. C'est à eux de juger sur cet échantillon, & de dire si cette mine leur paraît assez précieuse pour mériter d'être travaillée. S'ils décident qu'elle en vaut la peine, mais que le premier Entrepreneur n'a pas su en tirer parti, j'aurai du moins la satisfaction de me joindre à eux pour encourager une main plus habile à poursuivre ce que j'ai commencé.

M. *Schlégel* est l'Autheur original dont j'ai tâché de rendre les grands traits, sans m'asservir cependant à le suivre ni dans la conduite ni dans les détails de cette Tragédie, qui a eu, & qui a encore un grand succès en Allemagne. La

réputation de cet ouvrage a engagé Frederic V, Roi de Dannemarck, à attirer l'Auteur dans ses Etats, où il est mort à la fleur de son âge, honoré des regrets d'un grand Monarque qui l'avait comblé de bienfaits.

Je n'exposerai point ici les raisons qui m'ont déterminé à m'écarter de mon Auteur, & à faire des changemens considérables. On trouvera à la fin de cette Tragédie une Traduction Littérale du premier acte de l'ARMINIUS de M. Schlegel; d'après cette Traduction on pourra se faire une idée d'une partie de ces changemens & juger s'ils sont bien fondés.

Si le Public daigne accueillir cet essai, il sera bientôt suivi de quelques autres pièces, fidèlement traduites en prose, qui donneront une idée plus étendue du Théâtre Allemand que je me propose de faire connaître.

Je me suis associé un Professeur en Langue Allemande à l'Ecole Royale Militaire, M. Cappler, qui connaît parfaitement le Théâtre dont nous nous proposons de transmettre les beautés dans la Langue Française.

ARMINIUS,

TRAGÉDIE

Tirée du Théâtre Allemand

P E R S O N N A G E S.

SÉGISMAR,	Prince Chérusque.
ARMINIUS,	} fils de Ségismar.
FLAVIUS,	
ADELINDE,	Princesse Chérusque.
THUSNELDE, fille	} d'Adeline.
SIGISMOND, fils.	
GISELE,	} Compagne de Thusnelde.
VARUS,	Général d'Auguste,
MARCUS,	Officier de Varus.
UN OFFICIER,	Chérusque.
CATES,	} Alliés des Chérusques
CHAUQUES,	
BRUCTERES,	
Troupe de Chérusques.	
Troupe de Romains.	

La Scene est dans un bois sacré des Chérusques.



ARMINIUS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

On voit sur un des côtés du Théâtre, qui représente une Forêt, deux grandes Statues d'un goût barbare, & autour de ces Statues des Armures antiques attachées à des troncs d'arbres; dans l'enfoncement, à travers les feuillages, on entrevoit quelques cabanes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *en considérant Marcus qui se trouve sur la Scène, quand on lève la toile.*

OUI, c'est lui, c'est Marcus, dont l'amitié fidèle
A fait pour moi dans Rome éclater tant de zèle.
Son aspect qui suspend mes ennuis, mes soupirs;
A ij

Réveille dans mon cœur les plus doux souvenirs.

(Il s'approche de Marcus.)

O généreux Romain !

MARCUS.

Ah ! Prince !

FLAVIUS.

C'est moi - même.

MARCUS.

Quelle heureuse rencontre !

FLAVIUS.

Ah ! ma joie est extrême.

Je ne m'attendais pas à te voir dans ces lieux,
Dont l'aspect affigeant doit rebuter tes yeux.
Eh quoi ! de nos forêts Marcus vient fouler l'herbe !
Comment a-t-il quitté cette Ville superbe,
La demeure du goût, l'azile des beaux Arts,
Qui du reste du monde attire les regards ?
Dans ce climat sauvage & toujours plein d'allarmes,
D'un séjour policé je regrette les charmes.
Parmi nous, tu le vois, tout est barbare, affreux.
Tu cherches vainement dans ces bois ténébreux,
Quelque image de Rome ; ah ! rien ne la retrace.
Sans le secours de l'art, la nature est sans grace.

MARCUS.

Ces lieux sont assez beaux, si j'y trouve un ami.

FLAVIUS.

Peut-être en ce moment suis-je ton ennemi !

MARCUS.

Ennemi ! que dis-tu ?

FLAVIUS.

Tu sçais si je dois l'être ;
 Si je dois oublier les bienfaits de ton Maître ,
 Qu'il n'a versés, dit-on , sur mon frere & sur moi ,
 Que pour mieux nous séduire & tenter notre foi.
 Je ne balance point entre eux & ma patrie ;
 J'aime sa liberté , malgré sa barbarie.
 J'ai cru dans les Romains que l'on nomme si grand ;
 Voir ses Législateurs & non pas ses tyrans.
 Et Rome cependant veut , dit-on , rendre esclave
 Le Chérusque , il est vrai , grossier , mais libre & brave.

MARCUS.

Non , Rome le connoit , l'estime & va l'aimer :

FLAVIUS.

Mais mon pere hait Rome & ne peut l'estimer.

MARCUS.

Eh ! pourquoi ? depuis quand ?

FLAVIUS.

Depuis qu'elle est injuste ;
 Et que reconnoissant un Maître dans Auguste ,
 Rome , pour effacer la honte de ses fers ,
 Veut sous le même joug enchaîner l'univers.
 Cette esclave ose ici parler en Souveraine.
 De mon pere , voilà ce qui cause la haine.
 Il craint tout de Varus.

MARCUS.

De Varus , dont les soins
 Du Peuple chaque jour préviennent les besoins ;
 Et qui , pour épuiser dans ces tristes contrées
 La source des malheurs où tu les vois livrés.

A iii

De nos arts , de nos loix , apporte les secours !
Que veut donc Ségismar ? se plaindra-t'il toujours ?

FLAVIUS.

Ces arts , ces loix , dit-il , menent à l'esclavage.
Il veut que ce climat reste libre & sauvage.

MARCUS.

Il veut ! ignore-t-il que d'autres Citoyens ,
Touchés du vrai bonheur qu'assurent ces liens ,
Veulent fixer chez eux de si grands avantages ,
Et sont prêts d'abjurer leurs barbares usages ?

FLAVIUS.

Je les abjurerais peut-être le premier ,
Sans l'aspect d'un Préteur qui devient trop asfrier.
Tandis que son orgueil insultant ces Provinces ,
Cite à son Tribunal les Peuples & les Princes ,
Me fierait-il , Marcus , d'adopter aujourd'hui
Ces loix qu'on doit aimer pour elles , non pour lui.
Au mépris du traité que nous avons pour gage ,
Que fait-il dans ce camp qui cause tant d'ombrage ;
Qu'il jure de quitter , quand de vos Alliés
Les troubles avec nous seraient pacifiés.
De nos divisions les fureurs sont passées ,
Il a vu dans nos champs nos troupes dispersées ;
Tous nos chefs avec joie ont rempli leurs sermens :
Et Varus infidèle à ses engagements ,
Campe dans nos marais , & pour comble d'outrages ,
Il ose dans son camp retenir nos otages.

MARCUS.

Apprens qu'il les renvoie , & qu'ils sont satisfaits.
D'Auguste Sigismond accepte les bienfaits ;
Et Thuisnelde sa sœur

FLAVIUS.

Thusnelde! revient-elle ?

MARCUS.

Dans tes regards troublés quelle âme étincelle ?
 Tes yeux sont pleins du feu que respire un amant.
 Tu l'aimes.

FLAVIUS.

Dans mes yeux, quoi, tu lis mon tourment ?
 Ah ! puisqu'ils ont trahi le secret de mon ame,
 Ma bouche vainement démentirait ma flamme.
 Oui, j'aime ; je nourris un amour malheureux ;
 Qui trompe l'amitié d'un frere généreux.
 Cette même Thusnelde, à mon frere promise,
 Est l'objet de ce feu qu'il faut que je déguise.
 Quel douloureux moment ! Ah ! Marcus, dans ces lieux ;
 Avec l'aveu d'un pere, en présence des Dieux,
 Tous deux se sont jurés d'éternelles tendresses.
 Les cruels m'ont rendu témoin de leurs promesses.
 Ils laissent éclater leur joie & leur amour ;
 Et mes sombres chagrins n'osent paraître au jour.
 Je chéris les Romains que mon pere déteste ;
 Et mon frere dans moi trouve un rival funeste.
 Thusnelde, Arminius, vos jours trop fortunés ;
 A troubler tous les miens seraient-ils destinés ?
 Que dirait Ségismar, si son cœur magnanime,
 Dans le cœur de son fils, voyait ce nouveau crime ?
 S'il pouvait soupçonner que ce fils enflammé.

MARCUS.

Il te condamnera, s'il n'a jamais aimé ;
 Mais peut-il de l'amour ignorer la puissance ?
 A 18

FLAVIUS

A Rome, cher Marcus, je fais comme l'on pense;
 Cet amour est pour vous un Maître tout puissant;
 Pour nous c'est un esclave aveugle, obéissant.
 Il commande à vos Dieux: barbares que nous sommes;
 On ne veut pas ici qu'il commande à des hommes.
 Et le cœur des Germains à la haine lié,
 A la vengeance ouvert, se ferme à l'amitié.
 Varus dont la prière aujourd'hui les rassemble;
 Croit les gagner sans peine; il se trompe. Qu'il tremble;
 Sa main prépare un joug qu'ils jurent de briser;
 C'est l'unique intérêt qui les peut maîtriser.
 Et moi, je reste faible, en vain je les contemple;
 J'admire & je ne peux imiter leur exemple;
 J'éprouve tous les maux que l'amour fait souffrir;
 Je le crains, je l'abhorre, & me laisse attendrir !

MARCUS.

Écoute, Flavius, & que ton trouble cesse.
 Mes soins pourront te faire obtenir la Princesse.

FLAVIUS.

Quoi! tout dans mon amour conspire à m'égarer !

MARCUS.

Sans crime maintenant tu le peux déclarer.
 Au rang de tes rivaux ne compte plus ton frère;
 Il aspire à la fille en méprisant la mère.
 Et la mère indignée a rompu cet hymen
 Qu'elle avait résolu sans un mûr examen.
 Ce fut pour éluder l'effet de la promesse,
 Qu'Adeline en otage envoya la Princesse.
 Thufnelde, Arminius ont perdu tout espoir.

TRAGÉDIE.

Ta passion n'est plus contraire à ton devoir ;
Et tu peux t'y livrer.

FLAVIUS.

Moi ! sur quelle assurance. . . .

MARCUS.

Je ne t'éblouis pas d'une vaine espérance.
Je connais Adeline , & c'est trop te céder
Que je l'atens ici , que je vais lui parler.
Je crois avoir assez d'empire sur son ame ,
Pour la déterminer en faveur de ta flâme.
Va , laisse à l'amitié le soin de ton amour.
Je t'instruirai de tout avant la fin du jour.

SCENE II.

MARCUS *seul.*

DES projets que Varus depuis long-tems médite ,
Tout m'annonce aujourd'hui l'heureuse réussite.
Vainement Ségismar qui les a présentis ,
Croit par Arminius les voir anéantis ;
Le zèle d'un vieillard , l'audace d'un jeune homme ,
Loin de suspendre ici le triomphe de Rome ,
Vont le hâter sans doute ; & mes discours , mes soins ,
Les forces d'un Préteur , la serviront bien moins
Que les rivalités , les amours & les haines ,
Qui signalent par-tout les faiblesses humaines.
Mais Adeline vient ; allons la prévenir
Que le Préteur ici ne peut l'entretenir.



SCENE III.

ADELINDE, MARCUS.

MARCUS.

PRINCESSE, mon aspect semble vous interdire.
 Vous attendiez Varus ; mais il craint de vous nuire.
 Votre seul intérêt l'écarte de ces lieux.
 Souffrez que par ma bouche il s'explique à vos yeux.
 Varus sur vos avis conçoit les avantages
 Qui doivent résulter du renvoi des otages.
 Mais vous l'aviez flaté que de vos chefs aigris
 Sa douceur aisément apaiserait les cris.
 Toutefois vous voyez l'effet de sa prière.

ADELINDE.

Je ne m'attendais pas à leur réponse altière
 Qui rejete vos Loix pour conserver leur mœurs.
 Rien ne peut adoucir leurs farouches humeurs.
 Du fier Arminius le pere est inflexible ;
 Sa haine corrompt tout & reste incorruptible.
 Elle veille sans cesse , & dans tous les esprits
 Croit porter ses soupçons , les fureurs , les mépris.
 Que le Préteur redoute un cœur qui le déteste ,
 Qui voudrait allumer une guerre funeste.
 Avec Varus , dit-il , il faut rompre aujourd'hui.
 La guerre n'aurait pas tant de charmes pour lui ,
 S'il ne se flattait point d'en voir jaillir la gloire
 Sur un fils plein d'audace & né pour la victoire ;
 Enfin d'un Général si l'on faisait le choix ,
 Il sent qu'Arminius aurait toutes les voix.

MARCUS.

Arminius ! Eh bien , qu'importe qu'on le nomme ;

Oublierait-il le nom de Citoyen de Rome ?
Je l'en ai vu jaloux.

ADELINDE.

Il serait bien plus vain
De s'entendre nommer Chef du parti German.

MARCUS.

Quand Rome offre la paix dans ce coin de la terre ;
Vos chefs oseraient-ils lui présenter la guerre ?
Voudront-ils se plonger en des malheurs certains ?

ADELINDE.

Vous ne connaissez pas ces cœurs durs & hantains ;
Vous êtes dans un camp que leur orgueil outrage ;
Ils méprisent Varus, doutent de son courage.
*Quel emploi , disent-ils , pour ce grand Général !
Il érige sa tente en un vil Tribunal ;
Sous le joug de ses Loix , il pense nous abatre ;
Il ose nous juger & craint de nous combattre.*

MARCUS.

Tandis que son grand cœur s'occupe à les polir,
Leurs barbares mépris peuvent-ils l'avilir ?
Sa bonté jusqu'ici pour les Germains active,
A contraint sa bravoure à demeurer oisive.
Mais si c'est un malheur de les civiliser,
Si ce sont des bienfaits qui le font mépriser ;
Par d'autres actions il se fera connaître ;
Eux-mêmes forceront son courage à paraître.

ADELINDE.

Non , non , il ne faut pas qu'aigri par leurs discours ;
Varus de ses bienfaits interrompe le cours.
De vos arts précieux qu'il présente les charmes ;

Ils seront plus puissans que la force des armes.
 Vos bienfaisantes Loix plus que vos légions ,
 Sont faites pour domter nos fieres nations ,
 Qui toujours en danger, sont trop accoutumées,
 Aux menaces des camps pour en être allarmées.
 Que Varus avec art s'ape leur liberté ;
 Que son cœur, s'il est fier, sache que la fierté ,
 Commune parmi nous, n'a rien qui nous impose.
 La douceur est plus rare & pourra quelque chose.
 Qu'il en donne l'exempte, & que l'urbanité
 Triomphe par ses soins de la rusticité.

Cui, Varus en suivant toujours la même trace ,
 Bientôt Maître en ces lieux en changera la face.
 Dites-lui que j'ai su déjà persuader,
 A des Getmains puissans, jaloux de commander ,
 Et dont le zèle feint plaît à la multitude,
 Que s'ils sont menacés de quelque servitude ,
 Ce ne sont pas les soins d'un Préteur généreux ,
 Mais l'orgueil de leurs chefs qui devient dangereux.
 Tout paraît convaincu , que ces chefs sont à craindre ;
 La multitude émue enfin va les contraindre
 A paraître aujourd'hui dans le camp du Préteur.
 Leur dépit parlera sans doute avec hauteur.
 Que Varus les arrête ; il est tems qu'il enchaîne
 Ces mortels ennemis de la grandeur Romaine.
 Qu'ils disparaissent tous, & bientôt dans nos bois,
 Fleuriront sous mon fils & vos arts & vos loix.

M A R C U S .

Rome adopte ce fils , qu'un peu trop tard peut-être
 Auguste a décoré du nom de son grand Frère ;
 Mais Sigismond promet, qu'au rang des immortels ,
 Auguste paraîtra bientôt sur vos Autels ,

ADELINDE

Il promet ! que je crains, hélas ! que sa faiblesse
 Ne lui fasse bientôt rétracter sa promesse !
 Contre la dignité dont il est revêtu,
 Vous ignorez combien mon fils a combattu.
 Ce qu'il a commencé, je doute qu'il l'acheve.
 Il est humilié de l'emploi qui l'éleve,
 Que je suis malheureuse ! & ma fille & mon fils,
 Tous deux semblent s'entendre avec mes ennemis.
 Je ne veux que leur gloire, & leurs dédains éclarent
 Pour toutes les grandeurs dont mes amis les flatent.

MARCUS.

Leur tendresse pour vous, vous répond de leur foi.

ADELINDE.

Ils ont des préjugés qui causent mon effroi.

MARCUS.

Vous avez un pouvoir qu'ils respectent, qu'ils craignent.
 Il faut bien sous vos loix que leurs cœurs se contraignent.
 Mais si contre un projet dont vous êtes l'appui,
 Vos enfans révoltés s'élevaient aujourd'hui,
 J'ose vous annoncer, vous proposer un gendre,
 Pour seconder vos vœux, prêt à tout entreprendre.

ADELINDE.

Quel est-il ?

MARCUS.

A son nom, je vais sans doute en vous,
 Malgré moi, réveiller un trop juste courroux.
 Mais d'un frere il n'a point la rudesse inflexible.
 Flavius . . .

ADELINDE.

Flavius ! ah ! serait-il possible :
Il aimerait Thufnelde !

MARCUS.

Il l'adore.

ADELINDE.

Eh ! pourquoi
Tremble-t-il de paraître aujourd'hui devant moi ?

MARCUS.

Plein d'une passion qu'il condamne & qu'il aime,
Il voudrait à ses yeux se dérober lui-même.

ADELINDE.

Ma fille verra donc enchaînés à son char,
Ces deux fils si puissans, l'espoir de Ségismar !
Et l'amour des enfans, qui flate ma colere,
Va me venger enfin de la haine du pere !
Mais que fais-je ? je laisse éclater sur mon front
Un sentiment, peut-être & trop vif & trop prompt.
Peut-être quand j'espère assurer ma vengeance,
Ma fille dans son cœur détruit mon espérance,

MARCUS.

D'un cœur tel que le sien c'est trop vous allarmer.
Je ne vois que vos chefs à craindre, à réprimer.
Dans le camp de Varus, où j'irai les attendre,
Pouvez-vous aujourd'hui les contraindre à se rendre ?

ADELINDE.

Tout, vous-dis-je, contre eux, commence à murmurer.
Il s'élève un parti dont j'ai su m'assurer :
Ils iront chez Varus ; du peuple qui balance,

Il nous faut enchaîner aujourd'hui l'inconstance.
 Nous serons en état, s'il venait à changer,
 De voir son repentir sans le moindre danger.

M A R C U S.

Eh! bien, c'en est assez. Rome & vous, outragés,
 De vos fiens ennemis ferez bientôt vengés.
 Qu'ils viennent; hâtez-les. Je vais tout apêter,
 Non pour les recevoir, mais pour les arrêter. —
 Le Préteur cependant ne paraît pas tranquille,
 Mélo vient de sortir, dit-on, de son azile,
 Et ce bruit répandu semble trop confirmé.

A D E L I N D E.

Où, ce Sicambre altier tant de fois désarmé,
 Contre toute espérance a retrouvé des armes,
 Et songe à vous donner de nouvelles allarmes.
 Mélo dans ces cantons a des Agents secrets;
 A s'unir avec lui plusieurs chefs semblent prêts.
 C'est à vous d'empêcher cette union fatale;
 Et de faire trembler toute cette cabale,
 Qui des bienfaits de Rome intercepte le fruit,
 Et qui peut . . . Mais qu'entens-je? & qu'annonce ce bruit?

M A R C U S.

Vos ôtages, qu'enfin une escorte romaine,
 Par ordre de Varus, dans leurs foyers ramène;
 Je dois ici les joindre.

A D E L I N D E.

Il faut nous séparer,
 Sous ce feuillage épais je vais me retirer;
 J'observerai mon fils, dont la reconnaissance
 A jusques aujourd'hui fléchi sous ma puissance.
 Je doute de son cœur; son abord en ces lieux

M'instruira de quel œil il regarde ses Dieux.
 Je verrai s'il redoute ou brave leur colere,
 Et si son front rougit d'une Mitre étrangere.

SCENE IV.

THUSNELDE, GISELLE, SIGISMOND *en Pontife Romain*, & les autres otages escortés par une Troupe de Romains. MARCUS, ADELINDE qui se tient écartée.

THUSNELDE à l'escorte.

N'ALLEZ pas plus avant ; je rends grace à vos soins,
 Laissez-nous maintenant respirer sans témoins.
 De nos Divinités respectez la présence.

(Marcus fait signe à l'Escorte de se retirer)

(aux Otages)

Et vous qui gémissiez d'une si longue absence,
 Malheureux compagnons de ma captivité,
 Vous brûlez de jouir de votre liberté :
 Allez, & que nos Dieux enfin plus-favorables
 Détournent loin de vous des maux si déplorables !

(à Gifelle)

O ma chere compagne, ô vous qui partagez,
 Nos secrètes douleurs, & qui les consoliez,
 Vous avez un époux, des fils dont la tendresse
 Va faire à vos ennuis succéder l'allégresse,
 Il est tems de vous rendre à leurs empressements,
 Allez tout oublier dans leurs embrassements.
 Laissez-moi, permettez que j'entretienne un frere.

(Marcus sort avec les Otages)

SCENE

SCÈNE V.

THUSNELDE, SIGISMOND, ADELINDE *qui s'avance vers ses enfans, sans en être apperçue.*

SIGISMOND.

V Eux - t - u renouveler ma douleur trop amère ?

THUSNELDE.

Rentre dans ton devoir ; ose implorer nos Dieux.

SIGISMOND.

Ah ma sœur, est-ce à moi de m'offrir à leurs yeux ?
Ils écoutent les vœux d'une ame libre & brave ;
Et ton frere n'est plus qu'un lâche, qu'un esclave ?

THUSNELDE.

Des plus nobles vertus ton cœur s'est dépouillé,
Et d'un vil ornement ton front reste souillé.

SIGISMOND.

Ne croi pas que mon cœur adore la puissance
Du tyran que l'on veut qu'ici ma main encense.
Le pouvoir d'une mere est plus sacré pour moi ;
C'est elle que je crains... Ah ! grands Dieux, je la voi.

ADELINDE.

Ainsi dans mes enfans la tendresse est éteinte ;
Et mes soins, mes bontés, n'inspirent que la crainte !

SIGISMOND.

Ah ! ne le croyez pas.

THUSNELDE.

Lisez mieux dans nos cœurs.

Votre aspect nous ravit & seche enfin nos pleurs.
Mais le Ciel aujourd'hui pour nous si favorable,

Aux cris des Citoyens semble être inexorable,
 Ah ! pourquoi , quand il daigne exaucer nos desirs ,
 D'un Peuple tout entier rejeter les soupirs ?

ADELINDE.

Que ton ressentiment cesse enfin de les plaindre.
 S'ils veulent être heureux , ils n'ont plus rien à craindre.

THUSNELDE.

Non , non , tous leurs dangers ne sont pas disparus ,
 Puisque ma délivrance est un don de Varus.
 C'est son mépris pour nous , qui rompt nos tristes chaînes.
 Il pense qu'il n'est plus d'âmes vraiment Germanes.
 S'il soupçonnait nos cœurs d'être encor Citoyens ,
 Varus eût resserré , non brisé nos liens.
 Des Princes corrompus les viles déférences ,
 De leur ambition les lâches espérances ,
 Les grands noms confondus avec les plus obscurs ,
 Sont pour Rome aujourd'hui des Otages plus sûrs.
 Mais j'atens que son joug , que son orgueil impie ,
 Réveillent dans les cœurs la vengeance assoupie ;
 J'atens qu'Arminius

ADELINDE.

O nom trop odieux !

THUSNELDE.

Eh quoi , ce nom si grand & si saint à mes yeux !

ADELINDE.

Nous n'avons plus besoin du féroce courage
 D'un Héros orgueilleux qui t'adore & m'outrage.
 Il est des Citoyens plus doux , plus valeureux ,
 Qui veillent sur ce Peuple & vont le rendre heureux ;
 Et son intérêt veut qu'aujourd'hui ta grande ame ,

Maitresse d'elle-même, écoute une autre flâme.

(à Sigismond)

Et toi, tu fais mes vœux, tu connais ton devoir ;

Songe à ton ministère, & rempli mon espoir.

Le Peuple prévenu dresse un autel champêtre . . .

SIGISMOND.

Auguste est donc un Dieu ! Sigismond est son Prêtre !

Croirai-je qu'un Romain, dont le perfide accueil,

Et les proscriptions ont couronné l'orgueil,

Et qui veut usurper le reste de la terre,

Peut envahir le Ciel & lancer le tonnerre ?

Ah ! ma sœur, tu frémis !

THUSNELDE.

Est-ce à toi, trop instruit,

D'annoncer aux Germains un Dieu qui les détruit,

Qui perd tout, pour jouir d'une gloire frivole ;

Et pour voir insulter au pied du Capitole,

A la suite d'un char, tous nos héros trainés,

Et de la liberté les Dieux même enchaînés.

Tant de maux marquent-ils la puissance céleste ?

SIGISMOND.

Non, c'est par des bienfaits qu'elle se manifeste.

ÆDELINDE.

Eh ! quels sont les bienfaits que répand en ces lieux

La grandeur, la puissance imputée à nos Dieux ?

Quel bonheur, quelle gloire obtiennent nos prières,

De ces Divinités agrestes, meurtrières,

Dont les adorateurs, d'arts & de loix privés,

LanguiSSent dans des champs à peine cultivés ?

Rome nous apprend l'art de les rendre fertiles,

D'accoutumer le Peuple à des travaux utiles,

B ij

A d'équitables loix , à des arts bienfaisans ,
Dont la douce influence & les ressorts puissans
Peuvent seuls attirer le bonheur sur nos terres ,
Théâtre malheureux des plus sanglantes guerres.
Sachons les détester ; d'un inflexible orgueil
Reconnaissons , fuyons le déplorable écueil.
Ah ! préférons la paix & son doux esclavage
A cette liberté belliqueuse & sauvage ,
Qui cause tant de maux & fait si peu de biens.

(à Sigismond)

Sui-moi ; j'ai des amis ; ils seront tes soutiens.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉGISMAR, FLAVIUS.

FLAVIUS.

VOUS ne m'écoutez point. Ah! mon pere, est-ce en vain
Que Vous nous attend ?

SÉGISMAR.

Mon fils, es-tu Germain ?

FLAVIUS.

Voulez-vous par ce doute accroître ici mes peines ?
N'est-ce pas votre sang qui coule dans mes veines ?

SÉGISMAR.

Répon ; que dit ton cœur ?

FLAVIUS.

Que j'aime mon pays ;

Sans cesser d'aimer Rome.

SÉGISMAR.

Eh ! bien, tu le trahis.

FLAVIUS.

Moi ! trahir ma Patrie ! ah ! connaissez mon zèle.

SÉGISMAR.

Qui partage son cœur est bientôt infidèle.
De ton Peuple ou de Rome il faut être ennemi.
Civis ; ne sois pour l'un ni pour l'autre à demi.

De la guerre aujourd'hui l'étendart se déploie

FLAVIUS.

A la paix cependant il nous reste une voie.
Voyez Varus.

SÉGISMAR.

J'ai vu la gloire de César,
Ce Romain qui traîna tant de Rois à son char,
Qui vit trembler sous lui la terre & Rome même,
Dont le front méritait peut-être un diadème.
Ah! c'était un héros qui confond tous les tiens;
Ils ne sont animés que par la soif des biens:
Mais tout grand qu'il était, quelque terreur profonde,
Que son nom répandit sur le reste du monde.
Assez fort pour nous vaincre & pour nous commander;
César l'était trop peu pour nous intimider;
Et nous verrions Varus! — Dans un tems non moins triste,
Sais-tu ce qu'à César fit dire Arioviste?
J'irais trouver César, si j'en avais besoin;
Si César veut me voir, qu'il ait le même soin.
Varus peut s'appliquer cette réponse sage.

FLAVIUS.

Quoi! vous lui refusez un si léger hommage?

SÉGISMAR.

Un hommage léger souvent pèse à l'honneur.

FLAVIUS.

Il ne veut qu'affermir notre propre bonheur.

SÉGISMAR.

Qu'importe son dessein dans notre indépendance?
Varus n'est rien pour nous; qu'il garde sa prudence.

Je suis libre ; est-ce à Rome à juger de mes droits ?

FLAVIUS.

Cessez-vous de l'être , en adoptant ses loix ?

SÉGISMAR.

Ses loix à nos vertus nous rendraient infidelles ;
Dans ses murs corrompus quel bien produisent-elles ?

FLAVIUS.

J'ai vu Rome ; & le mal n'a pas frappé mes yeux.

SÉGISMAR.

Moi , je ne l'ai pas vue , & je la connais mieux.
Cesse de l'admirer ; les grandeurs qui lui restent
Sont autant de fléaux que les Peuples détestent.

FLAVIUS.

Vous voyez devant vous un fils qui vous chérit ;
Vous connaissez son cœur ; instruisez son esprit.
Dois-je abhorrer les arts , quand on les calomnie ?
Ils sont les alimens & les fruits du génie.
Ce qu'il fait de plus noble , est-il vil à vos yeux ?
Tout languit sans les arts , tout revit avec eux.
Ils portent l'abondance au sein de la disette ,
Et la tranquillité dans notre ame inquiète,
Vous redoutez des arts qui consolant nos cœurs ,
Enrichiraient le Peuple , adouciraient nos mœurs.

SÉGISMAR.

Rome a chéri long-tems ces mœurs que tu condamnes.
Ses superbes Palais n'étaient que des cabanes.
Nous sommes maintenant ce qu'elle étoit alors ;
Nous avons ses vertus ; redoutons ses trésors.
Prends-y garde , en tout tems on a vu l'opulence

B i 7

A la suite traîner les arts & la licence ;
 Corrompre tous les cœurs au plaisir inclinés ;
 Les rendre injustes, vains, lâches, efféminés ;
 Et le Peuple opulent, tombé dans l'esclavage ,
 Cherche & ne peut trouver son antique courage ;
 Telle est Rome ; en perdant ta noble pauvreté ,
 Comme elle tu perdrais bientôt ta liberté .

FLAVIUS.

Quoi , mon pere insensible aux faveurs les plus rares ,
 Veut donc que les Germains restent toujours barbares !

SÉGISMAR.

Ce nom n'est pas honteux ; va , n'en sois point blessé ,
 Qui fait combattre & vaincre , est assez policé .

FLAVIUS.

Rome n'est-elle pas l'école de la terre ?
 Qui peut mieux enseigner le grand art de la guerre ?

SÉGISMAR.

Tu vantes ses leçons ; mais quel en est le fruit ?
 Elle corrompt les cœurs que son savoir instruit ;
 Elle énerve le bras qui doit en faire usage ;
 Eh ! que sert la science où manque le courage ?

FLAVIUS.

Que nous sert le courage admiré dans nos bois ,
 Où toutes vos vertus , votre nom , vos exploits ,
 Restent ensevelis

SÉGISMAR.

C'est assez si mon zèle ,
 Si mon nom est connu de ce Peuple fidèle .
 Mon devoir & le tien , c'est d'écarter ses fers .

FLAVIUS.

Il est doux de se faire un nom dans l'univers.

SÉGISMAR.

Es s'il ne voit en toi qu'un lâche, un traître infâme ?

FLAVIUS.

Ah ! mon père, apaisez ce grand cœur qui s'enflâme.

Je connais mon devoir ; que ce cœur irrité

Éprouve mon courage & ma fidélité.

Ordonnez, je suis prêt.

SÉGISMAR.

Pense à quoi tu t'obliges.

Ton frère me console, & c'est toi qui m'affliges.

Si l'espoir d'un grand nom suffit pour t'échauffer,

Songe à combattre Rome & sache en triompher,

C'est par là que le tien sortira des ténèbres,

Et deviendra fameux entre les noms célèbres.

Ta gloire s'étendra plus loin que tu ne veux,

Et sera chère encore à nos derniers neveux.

Ne croi pas que ton cœur par une vaine étude

Puisse unir l'héroïsme avec la servitude ;

Imite la vertu de tes nobles aïeux ;

Défens ta liberté, ton pays & tes Dieux.

Sur-tout ne souffre plus qu'un vil Romain t'aborde.

Rome parle de paix, & sème la discorde.

Prévenons ses desseins ; armons-nous, il est temps. . . .



SCENE II

ARMINIUS, SÉGISMAR, FLAVIUS.

SÉGISMAR.

APROCHE, Arminius ; vien , c'est toi que j'attends.
 Écoute ; c'est ici , c'est dans la sombre enceinte
 De cet antique bois , de cette forêt sainte ,
 Que ton pere a voulu te voir & te parler.
 Voici le jour , mon fils , qu'il faut te signaler.
 Si ton courage est grand , si les Dieux t'ont fait naître
 Pour sauver ton pays qui ne veut pas de maître ,
 Regarde ces héros ; il suffit de les voir ,
 Pour apprendre quel est aujourd'hui ton devoir ;
 Voi , sur ces troncs sacrés , ces armes suspendues ;
 De Thuiston , de Mannus , vien toucher les statues.

*Ségismar s'approche des statues, Arminius
 le suit & les touche , ou les embrasse
 avec transport.*

Tous deux nous ont transmis avec la liberté
 L'horreur pour la mollesse & pour la fausseté.
 Ce sont eux dont la force & non pas l'industrie
 Sut créer , soutenir , illustrer ta patrie :
 Sui le chemin tracé par ces héros fameux ;
 Sois libre , juste , vrai , magnanime comme eux.
 Voi quel prix glorieux couronne leur audace.
 Leur nom vit ; & le temps a dévoré leur race.
 Leur gloire , dont nos jours sont encor les témoins ,
 Tu ne peux l'acquérir , que par les mêmes soins.

Rome envain par la force a voulu nous réduire ;
 Aujourd'hui par ses loix elle veut nous séduire ;
 Mais bientôt sous leur joug nous serions abatus.

Les Romains ont des Loix, n'ayons que des vertus.
 Dans ce moment, mon fils, il faut que tu soutiennes
 L'espoir que ton pays a fondé sur les tiennes.
 En toi la Germanie a cru voir un héros.
 Elle semble oublier les plus grands généraux ;
 Et désirant un chef pour opposer à Rome,
 C'est toi qu'elle distingue ; & c'est toi qu'elle nomme.
 De prudence & de force, il est tems de t'armer ;
 Les Romains vainement ont cru nous allarmer ;
 La nation Chérusque est encor vertueuse.
 Rome n'est plus, mon fils, qu'injuste & fastueuse ;
 Elle est peu redoutable à des cœurs sans desirs,
 Qui dédaignent les biens, les grandeurs, les plaisirs.
 Va, nous valons mieux qu'elle ; & tant qu'en ces Provinces
 L'ame franche du Peuple animera les Princes,
 Tant que nous aimerons notre simplicité,
 Nous verrons parmi nous vivre la liberté.
 Tes peres t'ont laissé ce trésor en partage,
 Fai passer à tes fils ce sublime héritage.
 Libres par nos aïeux nous les bénissons tous ;
 Nos fils nous maudiraient esclaves après nous.

(en montrant les statues)

Nous pouvons, mes enfans, égaler ces grands hommes ;
 Ils étaient Citoyens, & comme eux nous le sommes.
 On leur a fait la guerre ; ils ont été vainqueurs ;
 Choisissons les exploits que choisiraient leurs cœurs. :

ARMINIUS.

Est-ce leur voix ici qui frappe mon oreille ?
 Mon pere, c'en est fait, Arminius s'éveille.
 Un nouveau jour m'éclaire, & fait évanouir
 L'erreur dont ma jeunesse aimait à s'éblouir.
 Si j'ai quelque courage, en moi c'était un crime

De l'armer en faveur de Rome qui m'opprime.
 C'est contre elle aujourd'hui qu'il faut tourner ces mains ;
 Et je vais les plonger dans le sang des Romains ,
 Dont l'insolent orgueil si digne de nos haines ,
 Sur le monde effrayé veut étendre ses chaînes.
 Brisons-les ; & du monde assurons le repos.
 N'est-ce pas là le choix que feraient ces héros ,
 S'ils respiraient encor , si dans la Germanie ,
 Ils voyaient triompher Rome & sa tyrannie . . .

S É G I S M A R.

Crois-tu que leur courage eût laissé des tyrans
 Vivre au milieu de nous , jager nos différens ;
 Et de nos Citoyens se croyant déjà maîtres ,
 Perdre les vertueux , récompenser les traîtres !
 Venez-nous secourir , héros , éveillez-vous ;
 Sortez de vos tombeaux ; vivez & sauvez-nous !

A R M I N I U S.

Ah ! mon pere , arrêtez , laissons en paix ces Manes ,
 Et ne les troublons pas par nos clameurs profanes.
 Nous vivons ; devons-nous pour défendre nos jours ,
 Dans le sein de la mort mendier des secours ?
 Nous vivons ; il suffit.

S É G I S M A R.

Dans ce péril extrême
 Tu m'éleves, mon fils, au-dessus de moi-même.
 C'est en toi que j'espère ; embrasse-moi, mon fils.
 J'ai formé ton courage & j'en reçois le prix.
 Je disais, en voyant l'ennemi qui nous brave :
 Jeune, j'ai vécu libre ; & vieux, mourrai-je esclave ?
 Non, grâce à ton grand cœur, j'attends un sort plus beau.
 Ton pere descendra libre dans le tombeau.

(en montrant Flavius)

Dans le camp de Varus, il veut que je me rende.

ARMINIUS.

Quoi ! mon pere ; allez-vous ?

SÉGISMAR.

Qui, moi ; que je descende

A cette lâcheté ? pour l'orgueil d'un Préteur
 Cet hommage, mon fils, deviendrait trop flatteur
 Et peut-être pour nous il ne serait qu'un piège.
 Me tiendrai-je debout, tandis que sur un siège,
 Il parlerait en maître, & me ferait rougir !
 Je ne veux pas plier, c'est à lui de fléchir,
 A lui, qui maintenant nous montre de l'audace,
 Qui change tout-à-coup sa priere en menace,
 Le Peuple comme nous sent ce nouvel affront,
 Et j'ai vu le courroux écrit sur chaque front.
 As-tu vu le Bructere, & le Chauque & le Care,
 Témoins de cette injure où tant d'orgueil éclate ;
 Jurer de nous défendre en ce pressant danger ;
 Les Hommes & les Dieux sont prêts à nous venger.
 Tout contre les Romains paraît d'intelligence.
 Ce jour a vu l'insulte ; il verra la vengeance.

ARMINIUS.

Oui, par vous aujourd'hui mon courage animé
 Veut être le vengeur de ce Peuple opprimé
 Sur mon frere & sur moi sa haine se repose ;
 Qu'il compte sur la nôtre ; il va voir ce qu'elle ose.
 Nous remplirons vos vœux ; vous verrez vos enfans
 Marcher contre Varus, revenir triomphans.
 Le Ciel veut un combat sanglant, cruel, mais juste.
 Et Rome de nos coups verra pâlir Auguste.

SÉGISMAR.

Trop d'animosité peut égayer tes coups ;
 Le vrai courage éteint ou guide le courroux.
 Une valeur féroce à soi-même est contraire ;
 Soufre qu'en ce moment ma prudence t'éclaire ;
 Qu'elle guide ta force : & ta force en ce jour ,
 Mon fils , animera ma prudence à son tour.
 Cependant le temps presse ; il faut que tu mêlites
 Sur l'ordre d'un combat , dont tu connais les suites.
 Moi , je vais retrouver le Peuple qui m'attend ;
 Je lui découvrirai les pièges qu'on lui tend.
 On veut l'intimider , on cherche à le séduire ;
 Sur ses grands intérêts , c'est à moi de l'instruire :
 Et c'est à toi , mon fils , de veiller aujourd'hui
 Sur un frere , en qui Rome ici trouve un apui.

SCENE III.

ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS *à part.*

DE honte , de douleur accablé par un pere ,
 Dois-je encore essuyer les reproches d'un frere !

ARMINIUS.

Je t'entens soupirer ; — tu contemples les Cieux.
 D'où vient que mes regards te font baisser les yeux ?
 Quel ennui te dévore ? ah ! parle , sois sincère ;
 Appren-moi tes chagrins ; es-tu jaloux d'un frere ?
 Le Peuple te chérit ; tu commandes sous moi ;
 Les premiers Citoyens veulent servir sous toi.
 N'es-tu pas satisfait de cet honneur insigne ?

D'un poste plus brillant ton cœur se croit-il digne ?
Si ton rang à tes yeux est trop peu distingué,
Je te cède le mien que je n'ai pas brigué.

FLAVIUS.

Est-ce à moi d'envier la place qui t'est due ?
Montre moins de grandeur à mon ame abatue.
Ce n'est pas de ton rang que mon cœur est jaloux ;
Ah ! d'un pere qui t'aime & frémit de courroux
Au seul nom des beaux arts, & des loix les plus sages,
Tu pourrais adoucir les préjugés sauvages.
Sans eux nous jouirions des charmes de la paix ;
Les horreurs de la guerre

ARMINIUS.

Ont pour moi plus d'attraits,
Mon pays de mon bras exige le service,
Je lui dois de mon sang le noble sacrifice.

FLAVIUS.

Tu le serviras mieux, si tu fais dans ton rang
Lui prodiguer tes soins encor plus que ton sang.
Montre envers les Romains une ame moins aigrie ;
Sachons les imiter, aimons leur industrie.
L'éclat de leurs travaux, la splendeur de leurs arts,
La pompe de leurs jeux, enchantaient tes regards.

ARMINIUS.

Voilà donc tes desirs. Ma jeunesse trompée,
De leurs jeux, il est vrai, fut quelquefois frappée.
Quand les cris hérissés, les yeux étincelans,
Des tigres, des lions les terribles élans,
L'immobile fierté, la rage mugissante,
S'animaient au combat dans l'arène sanglante ;

Quand un couple nerveux d'ardens Gladiateurs
 Déchirait par leurs coups l'ame des spectateurs ;
 Que sur un char léger volant dans la carrière,
 La jeunesse bouillante en son ardeur première,
 Au but victorieux guidait de fiers coursiers :
 Tout mon cœur à ces jeux si nobles, si guerriers,
 Si dignes de nos mœurs, palpait d'allégresse.
 Ce n'est plus à des jeux que mon cœur s'intéresse.
 Le Romain nous invite à voir d'autres combats ;
 Il vient nous menacer, & nous sommes soldats.
 Eh ! quoi, n'entens-tu pas la liberté qui crie :
 Perdez mes ennemis, sauvez votre patrie.

FLAVIUS.

Ah ! cesse, Arminius, de me faire rougir.
 Quand il en sera temps, tu me verras agir,
 Ne crain pas que jamais mon courage s'égare ;
 Mais je n'ai plus une ame insensible & barbare.
 Ah ! souvien-toi que Rome en moi voit un Germain ;
 Qu'elle a rendu plus grand, plus juste, plus humain.
 Après tant de bienfaits, je n'ai pas la puissance
 De vouloir lui ravir toute reconnaissance.
 J'aime encor les Romains ; & tu les dois aimer,
 Ils t'ont comblé d'honneurs, pour te mieux animer
 A toutes les vertus qui forment le grand homme ;
 Tes titres, ton nom même est un bienfait de Rome.
 Va, tant que cet anneau décorera ta main,
 Comme moi tu dois être & Chérusque & Romain.

ARMINIUS.

Moi Romain ! trop long-temps j'eus la honte de l'être.
 Abjure ainsi que moi ce nom digne d'un traître.
 Je veux rompre à tes yeux mes vains engagements.
 O Dieux,

Ô Dieux, qui m'écoutez, recevez mes sermens ;
Embrâsez cette main, si je la pare encore
D'un don qui m'avilit & qui se déshonore.

FLAVIUS.

Rome de ses faveurs n'attendait pas ce prix ;
Mais toutes, les crois-tu dignes de ton mépris ?
Quand elle te renvoie une Amante, une Épouse,
Dont j'ai cru jusqu'ici ton ame si jalouse,
Ce don t'avilit-il, & le dédaignes-tu ?

ARMINIUS.

Je ne puis de Thufaelde oublier la vertu.
Je l'aime ; ce n'est pas sa beauté, la jeunesse ;
Qui seules ont surpris & fixé ma tendresse ;
Des charmes plus puissans ont troublé mon repos :
La fille d'Adeline a l'ame d'un héros.
Celle ame que j'adore — & que tu dois connaître
Dans quel perfide sein, Dieux ! l'avez-vous fait naître ?
Son pere qui m'aimait, paraissait empressé
D'achever notre hymen qu'il avait commencé.
Il mourut ; à ses vœux son épouse-fidèle,
Pour la même union montrant le même zèle ;
Voulait hâter l'instant qui flatait mon ardeur.
Mais, ô Ciel ! à quel prix ! il va te faire horreur.
Il fallait, imitant toutes ses perfidies,
Me rendre l'artisan de ses trames hardies,
Faire fleurir ici les vices des Romains,
Lui jurer d'abolir les vertus des Germains,
Et docile aux conseils que lui dicte sa rage ;
A son lâche dessein consacrer mon courage.
Mère impie, à tes vœux si je m'étais rendu,
J'ai le cœur de ta fille, & je l'aurais perdu !

C

C'est elle qui m'élève & me rend magnanime.
S'il faut perdre la main , conservons son estime
Mais notre liberté , mon frere , est en danger ;
A tout autre intérêt gardons-nous de songer.
Je brûle de combattre une orgueilleuse armée ;
Si de la même ardeur ton ame est enflammée,
Vien , ne voi point en moi ton Chef , ton Général ,
Mais un frere toujours ton ami , ton égal.
Participe aux lauriers que m'apporte la gloire ,
En partageant les soins qu'exige la victoire.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADELINDE *seule.*

INFLEXIBLE vicillard, orgueilleux Citoyen,
 Ton fatouche parti l'emporte sur le mien.
 Tu parais redouter d'avilir ton courage,
 D'honorer trop Varus par un premier hommage.
 D'une vaine hauteur il saura s'affranchir.
 Moi-même devant toi je l'engage à fléchir,
 A flater cet orgueil où ton parti s'obstine.
 Mais tremble ; ton triomphe avance ta ruine.

SCENE II

MARCUS, ADELINDE.

ADELINDE.

EH bien, Varus.....

MARCUS.

Varus, suivant votre conseil,
 D'un hommage contraint ordonne l'appareil.
 Il va se rendre ici, mais êtes-vous certaine
 Qu'il ne hasarde pas une démarche vaine ?

ADELINDE.

Je réponds du succès ; dans toute sa splendeur,
 Du pouvoir des Romains qu'il montre la grandeur.
 Tout ce Peuple éboui verra-t-il sa présence,

Sans la récompenser de quelque complaisance ?
 Nos Chefs même , nos Chefs étonnés & confus ,
 N'oseront insister sur leur premier refus.
 Du moins je ne crois pas qu'ils osent se défendre
 De répondre à l'honneur qu'il s'apprête à leur rendre.
 Il vient dans leurs forêts ; croi que ce même jour
 Les verra dans son camp arriver à leur tour ;
 Et là , de leur destin Varus sera le maître. —
 J'ai cherché Flavius qui craignait de paraître ;
 Son esprit , dont le mien s'est bientôt emparé ,
 Contre un frere barbare enfin s'est déclaré.
 Il n'est plus entraîné par l'exemple d'un pere ;
 Déjà ses yeux en moi pensent voir une mere.

M A R C U S.

Sait-il tous vos desseins ?

ADELINDE.

Il était trop troublé ;
 Et mon cœur tout entier ne s'est pas dévoilé.
 J'ai craint de l'allarmer ; cette ame encor timide
 Avec un peu d'adresse à besoin qu'on la guide.
 Mais j'en obtiendrai tout ; que ne vois-je aujourd'hui
 Mon fils aussi docile , aussi Romain que lui !

M A R C U S.

Un fils si vertueux pour vous n'est point à craindre.

ADELINDE.

Eh ! c'est de sa vertu que j'ose ici me plaindre.
 De mes desseins sur lui tu fais la profondeur.
 Il n'a pas encor lu dans le fond de mon cœur ;
 Il faut lui découvrir mon ame toute entière ,
 Et sur ses préjugés apporter la lumière.

J'ai choisi ce moment ; il viendra dans ces lieux ;
Je l'attends , & je crains de rencontrer ses yeux !

M A R C U S.

Vous craignez ! quand par vous sa jeunesse éclairée
Saura que sa grandeur , sa gloire est préparée ,
Qu'en attendant le sceptre , il porte l'encensoir ,
Qu'il jouira bientôt du souverain pouvoir ,
Comptez sur une aveugle & prompte obéissance.
Montrez-lui ce que c'est que la toute puissance ,
Vous verrez son esprit changer d'opinion ,
Et sa vertu céder à son ambition.

A D E L I N D E.

Je ne fais ! mais allez ; que ce parti farouche ,
Qui veut vous avilir , sache par votre bouche
Que le Préteur veut bien , oubliant tous ses droits
Pour nos seuls intérêts , descendre dans nos bois.

M A R C U S.

J'ai vu le Général , & sa haine troublée
A soudain de vos Chefs convoqué l'assemblée.
J'ai promis de m'y rendre ; ils me firent savoir
Le lieu qu'ils ont choisi pour nous y recevoir.

S C E N E I I I.

S I G I S M O N D , A D E L I N D E ,
A D E L I N D E.

JE le vois , sur son front la tristesse est empreinte ;
Après avoir considéré Sigismond qui paraît embarrassé.
Quel silence , mon fils.

© iij

SIGISMOND.

Ah ! vous voyez ma crainte.
 Vous soupçonnez ce fils, il vous devient suspect ;
 A-t-il manqué pour vous d'amour ou de respect ?

ADELINDE.

Crois-tu m'en imposer par des discours frivoles ;
 Quand je vois tes regards démentir tes paroles ?
 Tu ne peux à mes yeux dérober ta douleur.
 Pour toi , ce Sacerdoce est-il donc un malheur ?
 Je ne fais quelle horreur sur ton front se déclare ,
 Rougit-il de porter cette noble thiare ?

SIGISMOND.

Elle outrage à la fois ma patrie & mes Dieux ;
 J'ai trahi mon devoir.

ADELINDE.

Mon fils , ouvre les yeux
 Sur tes Divinités sanguinaires bizarres ;
 Et voi tous les mortels policés ou barbares ,
 Dans le sein des cités , au milieu des forêts ,
 Du beau nom de devoir masquer leurs intérêts.
 La vertu n'est souvent qu'un funeste avantage.
 L'amour de la sagesse a perdu plus d'un sage.
 Eh ! pourquoi t'enflâmer d'un zèle généreux ,
 Pour des Peuples ingrats , obscurs & malheureux ?
 Quel éclat peut sur toi répandre ta patrie ,
 Sans crédit au dehors , sans art , sans industrie ?
 Une autre qui t'invite à passer dans son sein ,
 Pour illustrer ton sort , apuye un grand dessein.
 Eh ! quoi , si ton pays à ta grandeur s'opose ,
 S'il ne fait rien pour toi , lui dois-tu quelque chose ?

Qu'atends-tu de ces Dieux ? s'occupent-ils de nous ?
 Quel bien fait leur bonté ? quel mal fait leur courroux ?
 Rome a des Grands , mon fils , plus puissans sur la terre
 Que ces fantômes vains dont tu crains le tonnerre.
 Prodigue ton encens à ceux dont le pouvoir ,
 Peut à son gré détruire ou combler ton espoir.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ? où suis-je ? quoi ! c'est la voix d'une mere,
 Cette voix consolante & qui m'était si chère !
 Qui m'a prît la vertu ! qui fut mon seul apui !
 Trompait-elle autrefois ? m'instruit-elle aujourd'hui ?
 Ah ! de l'ambition voulez-vous que l'yvresse
 S'empare de mes sens , détruise la sagesse ,
 Dont vous m'avez tracé les devoirs importants ?

ADELINDE.

Ce n'est pas moi , mon fils , qui le veux ; c'est le temps ;
 Les Germains vont changer de Dieux & de maximes.
 Les vertus de nos jours seront bientôt des crimes.
 J'ai fait ce que j'ai dû ; tu nâquis Citoyen ,
 Et pour te distinguer tu n'avais qu'un moyen ,
 Une extrême valeur jointe à l'obéissance.
 A ces deux qualités j'ai formé ton enfance.
 Mais tu vois les Romains dissipe ton effroi ;
 Ils ne feront la guerre ou la paix que pour toi.
 Ils vont mettre en tes mains ces sauvages contrées ;
 Et j'en ai pour garantir leurs promesses sacrées.
 Tu devais obéir , il s'agit de régner ;
 Et c'est ce nouvel art que je veux t'enseigner.
 Que les Dieux du Véser cedent aux Dieux du Tibre ;
 Détrui ta liberté pour devenir plus libre ;
 Acoutume tes yeux à de nouveaux objets ;

C 17

Sers Rome : tes égaux vont être tes sujets.
 La Mitre est sur ton front ; j'y mettrai la Couronne.
 Eleve ton génie , & monte sur le trône.

SIGISMOND,

Moi , m'asseoir sur un Trône , où siègent les remords !
 Moi , détruire en mon cœur ses plus nobles transports ,
 Et porter sur mon front la double ignominie
 Et de la servitude & de la tyrannie !
 J'ai trop bien reçu vos sublimes leçons ;
 Je connais les soucis , les troubles , les soupçons ;
 Qui rendent un tyran malheureux & barbare.
 Ah ! quel sort à son fils une mere prépare !
 Son grand cœur , autrefois ennemi des tyrans ;
 N'était pas occupée de leurs soins dévorans ;
 Elle aimait une vie innocente & tranquile.
 La grandeur usurpée à ses yeux était vile,
 Le simple Citoyen n'est-il pas plus grand

ADELINDE.

Non.

Tous les séditieux abusent de ce nom.
 Le parti le plus vil s'arroe un si beau titre ,
 Et des autres se croit le souverain arbitre.
 Au milieu des débats de ces partis jaloux ,
 Le grand homme s'élève & les captive tous.

SIGISMOND.

Quoi ! nommez-vous grand homme un monstre politique,
 Dont il faudrait punir la fureur despotique ?
 Ah ! ma mere , en régnaant sur les tristes Germains ,
 Votre fils cependant servirait les Romains ,
 Que l'honneur , son devoir , les Dieux veulent qu'il brave ;

Vous voulez faire un Roi ; vous faites un esclave.]

ADELINDE.

Non , je prétends fonder un empire aujourd'hui ;
 Qui fera repentir Rome de son apui.
 Ceux qui vont t'élever, ne pourront te détruire ;
 Ils n'auront pas long-temps le pouvoir de te nuire.

SIGISMOND.

Arrêtez. Votre fils tremblant , infortuné ,
 Peut renoncer au jour que vous m'avez donné ;
 Commandez , il est prêt ; mais son cœur n'est plus maître
 D'éteindre les vetrus que vous avez fait naître.

(Adélinde jette un regard d'indignation sur son fils)

Vengez-vous.

ADELINDE.

Soumets toi , tu sais ma volonté ;
 Par ces Dieux , devant qui tu lasses ma bonté ;
 Jure , jure à l'instant d'obéir à ta mere.

SIGISMOND.

Ils ne sont à vos yeux qu'une vaine chimere.

ADELINDE.

Tu les crois ; fai serment de remplir mes desseins.

SIGISMOND.

Je sens combattre en moi les devoirs les plus saints ;
 Il faut que je balance & que mon cœur abjure
 Les droits de la patrie ou ceux de la nature ;
 Je suis un sacrilege en ces lieux abhorré ;
 Mon sort est d'être encor traître ou dénaturé !
 O Patrie , est-ce toi qui seras la plus forte ?
 Je ne peux résister . . . une mere l'emporte.
 Plein d'horreur pour vos vœux , je ne peux vous haïr

Je jure , je promets — de ne pas vous trahir,
Ah ! j'aperçois Marcus , souffrez que je l'évite.

SCENE IV.

MARCUS, ADELINDE.

MARCUS.

PRINCESSE , des Germains c'est ici que l'élite
A résolu de voir & d'entendre Varus.
J'ai vu ses partisans & sur-tout Flavius ;
Il croit que du Préteur la démarche soudaine
Des chefs les plus altiers peut ébranler la haine.
Mais si son éloquence est sur eux sans pouvoir ,
Si tout cet appareil ne les peut émuouvoir ,
Ils n'échaperont pas au piège qu'il leur dresse.
Déjà pour l'admirer , tout le Peuple s'empresse.
Je dois parler aux chefs que je vois arriver.

ADELINDE

Je m'éloigne.

MARCUS.

Bientôt j'irai vous retrouver.



SCÈNE V.

SÉGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, MARCUS, LES
CHEFS DES ALLIÉS, & leur suite. Citoyens Chérusques.

MARCUS.

LE Préteur approche.

SÉGISMAR.

Où ; mais son orgueil se trompe
S'il croit nous éblouir par une vaine pompe,
Qui profane nos bois, où pour seule grandeur,
Tu vois notre courage & toute sa candeur.

MARCUS.

Un aveugle courage, une candeur grossière,
Voilà donc ce qui rend ta nation si fière ?
Il semble que ta voix se plaise à l'abrutir ;
Varus veut l'éclairer,

SÉGISMAR.

Il veut l'assujétir.

MARCUS.

Quoi ! des bienfaits si grands

SÉGISMAR.

Ah ! di plutôt des pièges ;
Où tout un Peuple tombe & perd ses privilèges.
Varus peut s'épargner tant d'inutiles soins.
Rome se hâte trop ; elle devrait du moins
Attendre que ce Peuple eût donné quelque indigne ;
Que la vertu lui pèse, & qu'il cherche le vice.
Jusques-là, Rome ailleurs peut élever sa voix.
Quand nous aurons ses mœurs, nous recevrons ses loix.

FLAVIUS.

Varus ne détruit pas nos antiques usages.
 Ils ont fait des héros, mais les loix font des sages;
 Elles nous font connaître & chérir l'équité,
 Qu'en vain cherche souvent notre simplicité.
 L'équité des vertus sans doute est la première;
 Dans son étroit sentier nous marchons sans lumière;
 Les loix sont ses flambeaux : & vous les écarterez !
 Laissez-les parmi nous répandre leurs clartés.
 Qu'un Peuple, dont l'instinct est couvert de ténèbres,
 Eclaire sa raison par des loix si célèbres.

SÉGISMAR.

Tu nous parles d'instinct, de raison, d'équité;
 Le vrai zèle n'a point tant de subtilité.
 La raison qui s'égare est encor plus obscure
 Que le plus simple instinct donné par la nature.
 Rome qui laisse en paix, qui souffre des tyrans,
 Ne peut-elle souffrir des Peuples ignorans ?
 Elle vient nous troubler ; & croit par ses ravages
 Eclairer nos climats qu'elle nomme sauvages.
 Eh ! qu'importe aux Romains polis, voluptueux,
 Qu'un Peuple soit grossier, quand il est vertueux ?
 Gardons notre vertu toujours libre & constante.

MARCUS.

La vertu sans les loix est toujours chancelante.

ARMINIUS.

Mais toi qui les connais, qui vantes tant ces loix,
 Quelles sont les vertus, di-nous, que tu leur dois ?

FLAVIUS.

Ah ! Princes, de Varus je vois déjà la garde.

SÉGISMAR.

Songez qu'en ce moment l'œil des Dieux nous regarde.

SCÈNE VI.

VARUS précédé de six Licteurs & suivi d'un brillant Cortège. LES ACTEURS PRÉCÉDENS (Les Romains se rangent d'un côté, les Germains de l'autre ; Varus & Arminius s'approchent vers le milieu du Théâtre.)

VARUS à Arminius.

PRINCE, puis-je parler, & serai-je écouté ?

ARMINIUS.

Si tu penses qu'ici tu n'es point redouté,
Si ton dessein n'est pas de nous parler en maître,
Parle, nous écoutons.

VARUS.

Vous allez me connaître.
Nous venons en amis, & non pas en vainqueurs.

ARMINIUS.

Ce titre sur le champ trouverait des vengeurs.

VARUS.

De l'amé des Germains je connais la noblesse,
Mais à tant de grandeur se mêle une faiblesse.
Des héros ne sont point inquiets, soupçonneux.
Doivent-ils craindre en nous, ce qui n'est point en eux ?
Vous doutez qu'un Romain puisse être magnanime.
Rendez plus de justice à l'esprit qui m'anime,
Je ne mets point ma gloire à séduire, à tromper.
Varus fait vos soupçons ; & veut les dissiper,

en faisant réjaillir jusques sur vos rivages
L'abondance de Rome & tous ses avantages,
Moins dûs à la grandeur de ses brillants exploits,
Qu'à l'éclat immortel que répandent ses loix.
C'est leur intégrité, leur sagesse profonde,
Qui lui donnent le nom de maîtresse du monde.
Sans croire s'abaisser, la majesté des Rois
Souvent a rendu Rome arbitre de leurs droits.
Pourquoi rougissez-vous d'y soumettre les vôtres.
Les plus saintes des loix, Germains, ce sont les nôtres ;
J'ose espérer qu'un jour vous les connaîtrez mieux.
Vous rougirez alors de vos mœurs, de vos Dieux ;
Et vous viendrez à Rome avec des voix moins fieres ;
Rechercher ses vertus & briguer ses lumieres.
Maintenant qu'elles sont l'objet de vos terreurs,
Restez assujettis à vos tristes erreurs ;
Suivez votre penchant, & ce bouillant courrage
Qui n'aspire à briller qu'au milieu du carnage.
Vous croyez que la gloire & le nom de vainqueur,
Sont les seuls, dont l'éclat doit toucher un grand cœur :
Eh bien, si la victoire a pour vous tant de charmes,
Venez vaincre avec nous ; réunissons nos armes.
Sur le trône du monde un Monarque affermi,
Auguste, se déclare aujourd'hui votre ami.
Depuis que de Germains la garde est composée,
Sa tête aux trahisons cesse d'être exposée ;
Vos Citoyens pour lui ne sont plus étrangers.
Leur zele de son trône écarte les dangers.
Et vous, quoi ? vous pourriez, sur une crainte injuste,
Vous déclarer ici les ennemis d'Auguste ?
Quand son amour pour vous cherche à se signaler,
Verrai-je contre lui la haine s'exhaler,

Soulever les esprits ; les animer à suivre
 L'audace de Mélo , qui commence à revivre.
 On voit les Lieutenans courir de toutes parts ,
 Pour rassembler , dit-on , les Sicambres épars.
 On dit que sa fureur pleine de confiance ,
 Du Chérusque en secret recherche l'alliance :
 Mais Rome offre la sienne ; & je ne peux penser
 Qu'entre Auguste & Mélo vous puissiez balancer.
 L'une ou l'autre alliance en ce moment offerte ,
 Va causer des Germains le salut ou la perte.
 J'ai voulu sans détour vous parler une fois.
 Je suis venu sans crainte au milieu de vos bois.
 Aujourd'hui dans mon camp craignez-vous de paraître ?
 Je vous attends ce soir ; mon cœur s'est fait connaître,
 C'est au vôtre à montrer toute sa bonne foi ;
 A venir en héros s'expliquer devant moi.
 Je pars ; je ne veux pas ici par ma présence
 De vos avis divers gêner l'indépendance.

SCÈNE V. I I.

SEGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS, LES CHÉFS DES
 ALLIÉS & leur suite, CITOYENS CHÉRUSQUES
 (Les Alliés sont d'un côté & les Chérusques de l'autre.)

ARMINIUS.

VOUS l'avez entendu ; Peuples vous voyez tous
 Quel service odieux Rome exige de vous.
 Elle veut vous détruire , & pour ce grand ouvrage
 Elle ose destiner votre propre courage.
 Ah ! contemplons Mélo ; son trône est renversé ,
 Sa tête mise à prix , son peuple dispersé.

Rome redoute un Roi qui brave tant d'obstacles,
 Qui s'apprête à donner le plus grand des spectacles.
 Mélo change en soldats les plus vils des humains,
 Et ce sont des héros qui sortent de ses mains.
 Leur zèle le suivait dans d'affreuses retraites ;
 On les voit réparaître après tant de défaites.
 Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler !
 Irez-vous la servir, quand ils la font trembler ?
 Ne vous y trompez pas, Rome attend que vos armes
 Renversent l'ennemi qui cause ses alarmes.
 Vous la verrez soudain se tourner contre vous,
 Pour orner un triomphe obtenu par vos coups ;
 Et sa fortune alors par vous même agrandie,
 Traitera ce bienfait comme une perfidie.
 N'écoutez que l'honneur, l'honneur qui nous prescrit
 De secourir un Roi par un tyran proscrit.

FLAVIUS.

J'admire Arminius, son courage me charme ;
 Mais sa témérité me surprend & m'alarme.
 Il conçoit contre Rome un chimérique espoir ;
 Que peuvent nos efforts contre tant de pouvoir ?
 Vengerons-nous Mélo, nous, de qui l'impuissance
 A trahi si souvent notre propre vengeance !
 Des Germains tant de fois vaincus & terrassés
 Ne renouvelons pas les désastres passés.

SÉGISMAR.

Flavius ! c'est mon fils, qui croit Rome invincible ;
 Rome, à sa liberté devenue insensible !
 Ne sens-tu plus la tienne ? . . . ô braves Alliés,
 Du pouvoir des Romains êtes-vous effrayés ?
 De nos Troupes contre eux la valeur réunie

LE

LE CHEF DES CATES.

Sait affronter la mort & fuir l'ignominie.
Ataquons les Romains.

SÉGISMAR.

Où, Princes, combatons:
Quoi! ne valons-nous pas les Cimbres, les Teutons?
Ah! nous verrons comme eux fuir les Tyrans du Tibre,
Qui ne peuvent souffrir l'aspect d'un Peuple libre,
Qui détrônent les Rois, qui foulent l'Univers.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Pour moi j'ai toujours vu dans les combats divers,
Où contre les Romains nous conduisit la gloire,
La justice pour nous, & pour eux la victoire.
Flavius, nous prêtons nos bras & nos conseils;
C'est aux Dieux à régler le sort de nos pareils.
Peut-être allons-nous voir la victoire plus juste
Humilier l'orgueil des Esclaves d'Auguste;
Mais si contre nos vœux son caprice est constant,
S'il faut périr, eh bien, la gloire nous attend;
Le Ciel à la valeur offre une autre patrie,
Où la vertu triomphe, & n'est jamais flétrie.

ARMINIUS.

Il faut combattre Rome, ou vivre sous ses loix. —
Princes, votre regard m'annonce votre choix.
Hâtons-nous; combatons, & que notre courage...;

LE CHEF DES CHAUQUES.

Mais sur Varus au moins prenons quelque avantage.
Laissons passer du jour la lumière qui fuit;
Surprenons les Romains dans l'ombre de la nuit.

D

FLAVIUS.

Ah! Germains , arrêtez ; la haine vous abuse.
 Des héros sont-ils faits pour employer la ruse?
 Aux yeux des nations, c'est vouloir vous noircir.
 Le Préteur nous attend ; & sans nous éclaircir,
 Sans répondre à l'honneur qu'il est venu nous rendre,
 Nous voulons l'ataquer, nous voulons le surprendre !

SÉGISMAR.

Veux-tu que dans son camp nous stations un Préteur,
 Et que nous emprunions son langage imposteur ?

LE CHEF DES BRUCTERES.

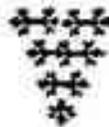
Non, que notre franchise étonne sa souplesse.
 Craindre de lui parler, serait une faiblesse.
 Peut-être pourrons-nous, au gré de nos vœux,
 L'engager à partir, à nous laisser en paix.
 Il faut voir le Préteur; pourquoi nous en défendre ?
 Rendons lui notre hommage, il a droit de l'attendre.

(à Ségismar.)

Prince, de votre part, c'est, je crois, le premier.

SÉGISMAR.

Allons ; & plaise aux Dieux que ce soit le dernier.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

NON, ne me cache rien ; parle-moi sans détour.
Est-ce en vain , répond-moi , que j'aens son retour ?
Des Héros, que l'amour de la Patrie anime ,
Quoi ! le plus intrépide & le plus magnanime ,
Arminius

GISELLE.

Ce Prince est le seul que nos Dieux
N'ont pas voulu sauver de ce piège odieux.
Dans le camp des Romains

THUSNELDE.

O crime ! ô perfidie !
Quoi ! d'un lâche Préteur l'iniquité hardie ,
L'ambition cruelle , étouffant tout remord ,
Leur préparait des fers !

GISELLE.

Et peut-être la mort.
Varus craint nos Héros ; leur réponse l'agite ;
Contre leur fermeté la faiblesse s'irrite.
Craignez tout ; il connaît combien votre chaleur
Allait d'Arminius échauffer la valeur.

THUSNELDE.

Les vertus , les exploits que promet son courage ;

D ij

Lui font des envieux qui frémissent de rage.
 Ah ! peut-être aspirant en vain à l'égalier ,
 Ils brûlent en secret de le voir immoler ;
 Peut-être que leurs mains ont préparé le piège !
 Ainsi la trahison de toutes parts l'assiège.
 Mes Dieux , ma liberté , mon cœur n'a plus d'appui ;
 Chefs qui l'abandonnez , que ferez-vous sans lui ?

GISELLE.

N'imputez son malheur qu'à son ardeur bouillante ;
 Il n'a pu de nos Chefs souffrir la marche lente ;
 Il les a devancés : cependant aucun d'eux
 Ne soupçonnait Varus d'un complot si honteux.
 Ils allaient dans son camp entrer sans défiance,
 Lorsqu'on en voit sortir un Carc qui s'avance,
 Qui s'approche en criant : où voulez-vous aller ?
 Au Prince Ségismar il demande à parler.
 Son trouble n'annonçait qu'un sinistre message ;
 Ségismar vient , l'écoute , & change de visage ;
 Il appelle les Chefs qu'il consulte un moment.
 Et soudain on les voit avec étonnement
 Maudire de Varus les pavillons perfides ,
 Et vers leurs simples toits tourner leurs pas rapides.
 Maintenant il s'élève entre eux un vif débat ,
 Si l'on doit différer ou hâter le combat.

THUSNELDE.

C'est lui qui les allait conduire à la victoire.
 J'attendais le moment où brillerait sa gloire.
 Arminius , j'ai donc en vain flaté mon cœur
 Que les Romains en toi trouveraient un vainqueur ?
 Ton triomphe peut-être eut adouci ma mere ,

GISELLE.

Votre mere !

THUSNELDE.

Eh bien, quoi ? tu frémis ; quel mystère !

GISELLE.

Je ne peux vous cacher un horrible soupçon ;
On dit qu'elle a trempé dans cette trahison.

THUSNELDE.

Qui ! ma mère, dis-tu ? Non, c'est lui faire outrage ;
Tant de noirceur . . . grands Dieux ! soutenez mon courage.

GISELLE.

Calmez votre douleur ; elle vient.

THUSNELDE.

Laisse-moi ;

Et cours approfondir . . . ah ! cachons mon effroi.

SCÈNE II

ADELINDE, THUSNELDE.

THUSNELDE.

VOILA donc le bonheur que dans cette contrée
Aporte des Romains l'amitié si sacrée !
Vous voyez les effets du zèle officieux
De ce Préteur si noble & si grand à vos yeux.
Il vante sa bonté quand sa fureur redouble.
Il annonce le calme & foment le trouble.
On dit qu'Arminius . . .

ADELINDE.

Je fais tout ce qu'on dit.

La voix de Ségismar vainement retentit ;

D ij

Les clameurs de nos Chefs ne sont plus écoutées,
 Rome verra ses loix par eux-même adoptées.
 Oublie Arminius ; il n'y faut plus penser.
 Il cherchait à te plaire , & m'osait offenser.
 Il osait abuser déjà de sa puissance,
 Ses égaux se plaignaient de son trop d'arrogance.
 Loin de plaindre le sort d'un Chef si dangereux ,
 Ils en vont nommer un prudent & généreux ,
 Moins fier qu'Arminius , qu'il égale en naissance ;
 Et surpasse en douceur comme en reconnaissance.
 Il fait me respecter ; il t'adore ; & c'est lui
 Que pour époux mon choix te destine aujourd'hui.

THUSNELDE.

Eh ! quel est le Germain dont l'infidèle audace
 D'un Héros malheureux songe à saisir la place ?
 Pour la patrie a-t-il cet amour si puissant . . . ?

ADELINDE.

Il veut la rendre illustre.

THUSNELDE.

Est-ce en s'avilissant ?
 Que ce lâche à mes yeux se garde de paraître ;
 Je ne le connais pas ni ne le veux connaître.

ADELINDE.

Tu le connais, ma fille, & tu l'estimes.

THUSNELDE.

Moi ?

ADELINDE.

Il sera ton époux.

THUSNELDE.

Lui ! fais-il que ma foi ;

Que toute mon estime & toute ma tendresse . . .
 Pardonnez . . . je me perds ; vous voyez ma faiblesse ;
 Mon cœur n'a pu cacher l'excès de son transport.
 Je veux, je dois sur lui faire un pénible effort.
 Vous voulez que j'oublie un Héros que vous-même ,
 De ses vertus charmée , avez voulu que j'aime.
 Je ne peux lui ravir l'amour que je lui doi ,
 Ni cesser d'être à lui qu'il ne me rende à moi.
 Faites le reparaitre ; & l'ardeur qui l'anime.
 Pour me rendre à moi-même , est assez magnanime.
 Si je vois son rival de grandeur revêtu ,
 S'il a d'Arminius l'héroïque vertu ,
 Si l'intérêt du Peuple est le seul qui l'inspire ;
 Ma mere , vous pouvez de ce cœur qui soupire,
 Une seconde fois disposer aujourd'hui.
 Nommez cet autre époux , & je m'immole à lui.
 J'oublierai le Héros dont la grandeur m'enchaîne.
 Oui , je suis Citoyenne avant que d'être Amante.

ADELINDE.

Cesse de m'accabler du nom de Citoyen.
 Sois ma fille avant tout ; c'est ton premier lien.
 De toi , ta mere attend ou sa honte ou sa gloire.
 Mes desseins sont plus grands que tu ne saurais croire ;
 En les contredisant , ce n'est pas ton pays ,
 C'est toi-même , ton frere , & moi que tu trahis.
 A cet hymen encor voyons si tu t'oposes.
 Tout mon sort en dépend ; ah ! perds-moi , si tu l'oses.

THUSNELDE.

Moi vous perdre !

ADELINDE.

Craint donc de mépriser l'époux
 Dis

Qui va bientôt ici tomber à tes genoux.
 Sans blesser ta vertu, ta fiere indifférence :
 Peut laisser à ses yeux briller quelque espérance :
 Je vais te l'envoyer, il veut t'entretenir.

SCENE III. 2.

THUSNELDE *seule.*

E LLE me quitte, ô Dieux ! que vais-je devenir !
 Quel est donc cet époux qu'il faut que je préfère ,
 Si je ne veux causer la perte de ma mère ?
 Pourrai-je devant lui surmonter un mépris . . .

SCENE IV.

GISELLE, THUSNELDE,

THUSNELDE.

A H ! Gifelle.

GISELLE.

J'accours conduite par vos cris
 Vos accens ont encore accru mon épouvante ,

THUSNELDE.

Quelle honte pour moi !

GISELLE

Vous me voyez tremblante :
 De mes fils , d'un époux j'ai reçu les adieux
 Ils veulent ataqer un Préteur odieux.

THUSNELDE.

Cette fidélité qui les rend intrepides ,

Dieux ! faites-la passer dans les ames timides,
Affermissez la mienne ; elle se sent troubler.

GISELLE.

Quel désespoir soudain paraît vous accabler ?
Dans vos regards errans l'inquiétude peinte
Annonce tout l'effroi dont votre ame est atteinte :

THUSNELDE.

Je regarde, j'attens . . . il veut m'entretenir !
Mon cœur à l'écouter pourra-t-il parvenir ?
Toi qui connais l'objet qu'idolâtre mon ame,
Et qui veux que j'allume une nouvelle flamme,
Tu n'as jamais éteint tes premières amours ;
Ton exemple est trop beau pour suivre tes discours ! —
Qu'entens-je ? quelqu'un vient. Il approche. Ah ! sans doute
C'est ce nouvel amant que l'on veut que j'écoute,
Fuyons.

GISELLE.

Que craignez-vous ? je ne me trompe pas.
Voyez, c'est Sigismond qui porte ici ses pas.

SCÈNE V.

SIGISMOND, THUSNELDE, GISELLE.

THUSNELDE.

O H mon frere !

SIGISMOND.

Ah ! ma sœur, sois plus tranquille, espère
Pour toi, pour la patrie, un destin plus prospère.

THUSNELDE.

Quoi ! ta voix pour combler tant de calamités ?

Parle ici d'espérance & de prospérités !
Il n'en est plus pour moi !

SIGISMOND.

Ranime ton courage.

L'astre qui reparait va dissiper l'orage.
Arminius

THUSNELDE.

Eh , bien !

SIGISMOND.

Il est libre :

THUSNELDE.

Comment.

SIGISMOND.

Il a trompé Varus.

THUSNELDE.

Dieux ! quel événement !

SIGISMOND.

A l'aspect des Romains , à leur joie inquiète,
Son cœur a soupçonné quelque trame secrète ;
Il cachait à leurs yeux ses regards alarmés.
Par un Cate bientôt ses soupçons confirmés,
Craignant tout pour nos Chefs qu'on cherchait à détruire ;
Du danger qu'ils couraient il les a fait instruire.
Cependant par son air , par sa noble candeur ,
Qui tenait en suspens un perfide Préteur ,
Arminius a su sans autre stratagème
A ce piège honteux se dérober lui-même :

THUSNELDE.

Que fait-il ?

SIGISMOND.

Je l'ai vu parmi les Citoyens
 Qu'il anime à combattre , à briser leurs liens.
 Ton amant semble un Dieu dont la voix les appelle.
 Et ton frere est contraint de condamner son zele
 Et d'approuver les vœux des tranquiles témoins,
 Des lâches spectateurs de ses généreux soins.
 J'ai vu les deux partis dans leur haine inflexibles ,
 L'un l'autre s'accuser de rester insensibles
 Aux maux que la patrie est prête d'endurer ;
 Se maudire , se taire , enfin se séparer.
 Chacun désigne aux siens le poste qu'il doit prendre ,
 L'un contre les Romains ne veut rien entreprendre ;
 Tout lui cause un effroi qu'il ne peut surmonter.
 Rien n'intimide l'autre ; il va tout affronter ;
 Il est chéri des Dieux que mon aspect offense ;
 Il paraîtra bientôt armé pour leur défense.
 Tous les Chefs ont reçu l'ordre d'Arminius.

T H U S N E L D E.

Ah ! mon frere , déjà je crois voir Flavius.
(elle court vers lui.)

S C E N E V I.

FLAVIUS armé , THUSNELDE , GISELLE , SIGISMOND.

T H U S N E L D E.

O toi que mon amour , mon devoir & mon pere
 Me flataient de pouvoir bientôt nommer mon frere ,
 Souffre que j'applaudisse à cette prompte ardeur.
 Des autres vrais Germains d'où vient donc la lenteur ?

FLAVIUS.

La haine aux pieds des Dieux s'apprête à les conduire.
Ce n'est point devant vous la haine qui m'attire.

THUSNELDE.

Quoi ! Prince , ton courage en un si grand besoin ;
A le même devoir , & non le même soin ?

FLAVIUS.

Ah ! qu'un soin différent m'anime & me consume !
Ils suivent le flambeau que la vengeance allume ;
Ils n'ont qu'un seul devoir & qu'un vœu mutuel.
Moi , je suis tourmenté dans ce moment cruel ;
De devoirs opposés , & de vœux tous contraires.
Ils n'ont qu'un ennemi ; tous sont mes adversaires.
Chérusques & Romains , tous viennent m'allarmer.
Le trouble est dans mon ame ; ah ! daignez le calmer.

THUSNELDE.

Quel désordre inoui ! quel étrange langage !
O mon cher Flavius , rappelle ton courage ,
Toi de qui l'amitié daigna jusqu'à ce jour..... :

FLAVIUS.

'A mon égarement méconnais-tu l'amour ?
C'est lui seul qui m'amène. Eh quoi , quelle surprise !
Ne fais-tu pas encor qu'une mère autorise ...

THUSNELDE.

Dieux ! C'est toi . . . songes-tu qu'un frère qui t'est cher..

FLAVIUS.

Je ne pense qu'à toi ; regarde , voi ce fer.
Parle ; doit-il servir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté : veux-tu la tyrannie ?

Sur tous mes sentimens toi seule peux regner.
 Dis, qui faut-il punir ? qui faut-il épargner ?
 Détermine mon choix favorable ou funeste ;
 Montre-moi le parti qu'il faut que je déteste.
 Fini les longs tourmens d'un cœur trop partagé ;
 (en montrant le fer dont il est armé.)
 Ordonne ... dans quel sein veux-tu qu'il soit plongé ?
 Tu te tais ...

THUSNELDE.

Oses-tu me choisir pour arbitre ?
 Dans quel tems ! ...

FLAVIUS.

Ton reproche éclate à juste titre ;
 Mon cœur a trop tardé de s'ouvrir à tes yeux.
 Mais pardonne à ce cœur que tourmentent les Dieux,
 Que tous les sentimens en tumulte déchirent,
 Que Rome & mon pays cruellement attirent,
 Que ta mere, mon pere apelent à la fois. —
 Je ne veux écouter désormais que ta voix.

THUSNELDE.

Je te vois balancer entre ton Peuple & Rome ;
 Tu veux suivre une femme . . . & tu cesses d'être homme,
 Que ton cœur incertain ne me consulte pas ;
 Tu me ferais rougir de mes faibles apas,
 S'ils étaient plus puissans dans ton ame attendrie,
 Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

FLAVIUS.

T'aimer est mon honneur, mon unique devoir.
 A tes pieds

THUSNELDE.

Leve-toi. Quite un coupable espoir.

D'un méprisable amour porte ailleurs les hommages.

FLAVIUS *en se levant.*

Oses-tu m'outrager ?

THUSNELDE.

Non, c'est toi qui m'outrages.

Souffrirai-je un amant dont le zèle empressé,
 Ne connaît qu'un transport vil, lâche, intéressé ?
 Des grandes actions, il ignore le charme,
 Pour un Peuple opprimé, je te vois sans alarme.
 Tu veilles pour me plaire ; & ton bras endormi
 Est armé vainement aux yeux de l'ennemi.
 Est-ce là cet amour, le partage des braves,
 Lui, qui fait des héros & jamais des esclaves ?
 Ton frère, ton rival de mes traits touché,
 S'il n'était à la gloire encor plus attaché,
 N'eût jamais fait sur moi

SCENE VII.

ARMINIUS *armé*, THUSNELDE, GISELLE,
 FLAVIUS, SIGISMOND,

ARMINIUS.

QUE vois-je ? La nuit sombre,
 Qui commence à couvrir la terre de son ombre,
 Trompe-t-elle mes yeux ? ah ! Thusnelde est-ce toi ?
 O Ciel !

THUSNELDE.

Arminius !

ARMINIUS.

Thusnelde, je te voi.

Ah ! je bénis les Dieux qui m'offrent ta présence,
Vains qui nous a vus tous deux en sa puissance,
Doit trembler maintenant. Le moment est venu
D'écouter un transport trop long-tems retenu.
Je ne crains plus qu'un traître abuse de ses armes,
Et pour venger sa honte ensanglante tes charmes,
Crois que chez les Romains ton sort serait affreux,
S'ils te voyaient encor, quand je marche contre eux.

THUSNELDE.

Quoi ! la peur de ma perte arrêtait ton courage ?
Va, plus un vil Préteur m'eut fait sentir sa rage,
Plus il m'eut annoncé que tu l'avais vaincu.
Thusnelde dans ses fers n'eut pas long-tems vécu ;
Une mort glorieuse eut fini ses miseres.
Dans le séjour des Dieux j'eusse appris à nos peres,
Que c'est Arminius & ses coups triomphans
Qui vengent leur patrie & sauvent leurs enfans.

ARMINIUS.

Tu n'es plus en danger ; tu m'aimes, je t'adore.
Pendant je me trouble & je soupire encore.
Mon espoir est trompé. Thusnelde, c'est en vain ;
En possédant ton cœur, que j'aspire à ta main.
Il faut y renoncer, ou s'échir sous des maîtres.
Je marche sur les pas qu'ont suivi nos ancêtres ;
Si l'on parle de moi, je veux qu'on dise un jour:
Il aimait, son devoir l'emporta sur l'amour.

THUSNELDE.

Quand tu me l'exprimais avec tant de noblesse ;
Je trouvais cet amour digne de ma tendresse.
Maintenant que ton cœur vers la gloire emporté,
Ne se laisse toucher que par la liberté ;

Quand tu crains de m'aimer, je t'aime davantage,
 Et l'amour dans mon ame agrandit mon courage.
 Que ne peut ton amante aujourd'hui s'avancer
 Dans le champ glorieux où tu vas t'élancer!
 Ah ! quel charme pour moi de suivre ta carrière ;
 Et d'essuyer ton front, où bientôt la poussière
 La sueur & le sang paraîtront confondus ;
 De voir tous les Romains à tes pieds étendus !

FLAVIUS.

Cruelle, voilà donc le plaisir qui te flate !
 Voi le mien . . . Il est temps que ma douleur éclate ;
 Je ne souffrirai pas que ton farouche amant
 Jouisse d'un triomphe à tes yeux si charmant.
 Je défendrai le sang qu'on s'apprête à répandre :
 Vien, Sui-moi, Sigismond.

SCENE VIII.

ARMINIUS, GISELLE, THUSNELDE.

ARMINIUS.

AH que viens-je d'entendre !
 Je cherchais le perfide, il était devant moi !
 Ton aspect m'a troublé ; mes yeux n'ont vu que toi.
 On voulait aujourd'hui nous livrer à des maîtres.
 Tu fais la trahison.

THUSNELDE.

Et je connais les traîtres !
 Ils s'arment contre toi ; va combattre pour eux.
 Pars & revien vainqueur ; sois grand, sois généreux.
 Songe que tes vertus ont allumé ma flamme . . .

ARMINIUS.

ARMINIUS.

Renferme ta tendresse ; elle émeut trop mon ame.
Laisse-moi tout entier aux devoirs de mon rang.
Je dois servir ta haine & respirer le sang.
CRAIN D'AMOLIR UN CŒUR , dont bientôt l'impuissance
S'efforceraient en vain d'accomplir ta vengeance.
Il faut nous séparer. — Peut-être je te vois ,
Te te parle aujourd'hui pour la dernière fois.

THUSNELDE.

Pour la dernière fois ! dissipe tes alarmes.
Va , le Ciel qui connaît l'équité de tes armes ,
Veille sur ton parti prêt à braver la mort.

ARMINIUS.

Le plus juste est souvent la victime du sort !

THUSNELDE.

Le plus juste aujourd'hui triomphera de Rome ,
Puisqu'il se laisse enfin guider par un grand homme.

ARMINIUS.

Ta voix jette en mon ame une force , une ardeur
Qui semble de ma gloire assurer la grandeur.
Pardonne au noble orgueil d'un cœur que tu transportes.

THUSNELDE.

J'aperçois des Germains les fideles cohortes ;
Va les joindre ; il est tems de conduire leurs pas.
Contre tant de héros , nourris dans les combats ,
Verrai-je les Romains plus grands , plus intrépides . .

ARMINIUS.

Non , tu ne verras point triompher des perfides.
Et le tyran de Rome être pour nous un Dieu.

F

On vient. Adieu, Thufnelde.

ARMINIUS.

Arminius, adieu.

SCENE IX.

ARMINIUS, SÉGISMAR, LES CHEFS
DES ALLIÉS & leur suite, TROUPES DES
CHÉRUSQUES.

SÉGISMAR à *Arminius.*

TEs ordres sont suivis, nous marchons en silence.
Tout paraît seconder tes soins, ta vigilance.
Mes yeux ont vu partir nos Bardes, dont la voix
Porte dans tous les cœurs l'amour des grands exploits.
Trois fois de leurs sacrés & sublimes cantiques
A retenti le creux de nos chênes antiques.
Voici l'instant, mon fils, si long-temps souhaité,
L'instant de la vengeance & de la liberté.
L'aspect de ces héros me rend ma jeune audace ;
Comment au milieu d'eux oser-je prendre place ?
Des Arts des Loix de Rome & de son vil tyran,
Hélas ! j'ai mis au jour un lâche partisan.
Des amis des Romains, Dieux ! confondez le zèle,
Et faites triompher notre haine fidele.

ARMINIUS.

Ah ! d'un frere & des Dieux que trahit son amour,
Il faut que l'intérêt soit vengé dans ce jour.
Aux plus lâches conseils ton cœur qui s'abandonne
Ose suivre un parti que la honte environne,

Un parti , qui devrait seconder nos efforts. —
 Il croit nous affaiblir ; nous en sommes plus forts ;
 L'œil des Dieux parmi nous ne voit plus de perfides.
 Amour de la patrie , ah ! c'est toi qui nous guides.
 Marchons dans le sentier que nous trace l'honneur ;
 De tous les vrais Germains assurons le bonheur.
 Celui qui dès long-temps jouit de la lumière ,
 Avec la liberté veut finir sa carrière ;
 Celui dont l'œil encor ne voit pas la clarté ,
 En recevant le jour , veut voir la liberté.
 Allons , vengeons sa cause ; affranchissons d'un maître
 Le Peuple qui respire & celui qui doit naître.

Arminius part.

LE CHEF DES CHAUQUES *en partant.*

O nuit ! que ta profonde & ténébreuse horreur ,
 Dans le camp des Romains répande la terreur !

LE CHEF DES CATES *en passant devant les Statues.*

Héros , guidez nos pas , sauvez la Germanie.

LE CHEF DES BRUCTERES.

Dieux de la liberté , perdez la tyrannie.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THUSNELDE, GISELLE.

GISELLE.

DES astres de la nuit, vois-tu la lueur sombre
Répandre dans nos bois plus d'horreur & plus d'ombre ;
L'astre du jour éteint tous ces flambeaux errans ;
Ainsi la liberté dissipe les tyrans.
Ah ! rassurons nos cœurs ; cette Lune croissante ,
Annonce des Germains la Victoire naissante.
Voici l'instant sacré si long-tems attendu ,
Où l'orgueil des Romains doit être confondu.

THUSNELDE.

Il le sera sans doute ; oui, mon cœur se rassure ;
Non, sur des préjugés qu'inspire un vain augure.
Un Peuple de Héros qu'Arminius conduit ,
L'amour de la patrie & l'ardeur qui le suit ,
La puissance des Dieux, l'horreur de l'esclavage ,
Voilà mon espérance & le plus grand présage.
Mon cœur est au combat ; il suit Arminius ;
Que de Romains déjà, sous ses coups abatus !
Vous, toujours chers, toujours présents à sa mémoire ,
Combattez avec lui, Dieux, hâtez sa victoire !



SCENE II.

ADELINDE *accompagnée d'un Officier à la tête d'une petite Troupe de Chérusques*, THUSNELDE, GISELLE.

ADELINDE.

QUE faites-vous ici? venez, fuyez ces lieux.

THUSNELDE *en montrant Giselle.*

Ses fils sont au combat; & nous, aux pieds des Dieux.

GISELLE.

A ses soupirs, aux miens, daignez joindre les vôtres:

ADELINDE.

Les Romains ont des Dieux plus puissans que les nôtres;
Il faut porter ailleurs vos vœux infortunés.

Ces lieux sacrés pour vous vont être profanés.

THUSNELDE.

C'est ici de nos Dieux l'inviolable azile,
Ils sauront le défendre, & j'y reste tranquille.

ADELINDE.

Songe à ta sûreté; crain d'y trouver la mort.
D'un combat inégal j'avais prévu le sort.
De ton Arminius l'espérance est trompée;
J'ai vu de toutes parts la Troupe envelopée;
Les Romains puniront sa haine, ses mépris.
Il a cru les surprendre, eux-mêmes sont surpris:
Je n'ai pu séprimer l'orgueil qui le surmonte;
Mes yeux bientôt, mes yeux jouissent de sa honte.
Ma prudence triomphe, & sa témérité
Qui succombe, a le sort qu'elle a trop mérité.
Mon parti vous attend. Allez, suivez ces guides...

E ij

THUSNELDE.

(*L'Officier de la Troupe s'en détache avec quelques Soldats,
& s'approche d'Adeline.*)

Moi, me refugier dans le sein des perfides !

ADELINDE.

Ce sont des Citoyens que j'ai su ménager,
Pour fléchir des vainqueurs qui pourraient t'outrager.
Dans les premiers transports d'un triomphe farouche,
Crois-tu que la vertu, que la pitié les touche ?
Peux-tu te reposer sur des Dieux affaiblis ?
S'ils entendaient tes vœux, ils les auraient remplis ;
Du Soldat la fureur brutale, meurtrière,
Sera sourde comme eux à ta vaine prière.
Fui, dis-je ; tout ici me fait trembler pour toi.

THUSNELDE.

Si l'asile des Dieux n'en est plus un pour moi,
Si de la liberté la perte est manifeste,
Je ne veux pas avoir une fin moins funeste,
Que ces affreux vainqueurs me déchirent le flanc ;
Que ces chiens sacrés soient souillés de mon sang,
Avant que par ma fuite ici je déshonore
Mon courage & mes Dieux qui subsistent encore.

ADELINDE.

Rien de tes préjugés ne dissipe l'erreur.
Ma tendresse pour toi semble te faire horreur.
(aux Soldats détachés)
Vous, plus que mes enfans, voués à ma famille,
Au poste de mon fils, allez, guidez ma fille.

THUSNELDE.

Vous m'inspirez grands Dieux ! & je vous obéis.
Giselle, allons périr ou sauver mon pays.

SCÈNE III.

ADELINDE *seule.*

PRÉPARE-toi, mon fils, à saisir la couronne;
 Tu n'as qu'à faire un pas pour monter sur le trône.
 Va, je mourrai contente, après tant de soucis,
 Si mes yeux un moment peuvent t'y voir assis.
 Mais Flavius me gêne ? ah ! dans sa triste ivresse,
 Comment me verra-t'il manquer à ma promesse ?
 Il doit bientôt paraître ; il compte sur ta foi.
 Que je trains sa présence . . . ah ! Ciel, je l'aperçois
 Ses reproches, ses cris, ses pleurs vont me confondre.

SCÈNE IV.

FLAVIUS, ADELINDE.

FLAVIUS.

ROME va triompher, & je peux t'en répondre.
 Grâce à mon triste soin, tes vœux ont réussi ;
 Qu'as-tu fait pour les miens ? ta fille est-elle ici ?
 Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage, avec plus de constance ;
 De tes soins je suis prête à te récompenser :
 Mais on combat encor ; voudrais-tu commencer
 Dans un moment si triste, une victoire si belle,
 Et n'avoir pour témoin qu'une nuit si cruelle ?
 Cet instant deviendrait fa tal à ton amour.
 Attendons que Varus, la victoire & le jour . . .

E iv

FLAVIUS,

Je n'attends que Thufnelde & la main qui m'est due ;
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'instant que toi-même as choisis,
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es ; je suis ta mère ; écoute, fais tranquille.

FLAVIUS,

Quoi, Thufnelde avec toi n'est pas dans cet azile ?
Quoi ! lorsque j'ai rempli tous mes engagements...

ADELINDE,

Songe que mon effroi

FLAVIUS.

Je songe à tes sermens.

Trahis-tu ton complice ? Aux forfaits enhardie ;
Etendrais-tu sur moi ta noire perfidie ?

ADELINDE,

Arrête, Flavius ; cesse de t'occuper
De ces tristes soupçons que je vais dissiper.

FLAVIUS,

Parle, appelle Thufnelde. Il est temps qu'elle vienne ;
Il faut que je la voie & que je l'entretienne.
Il faut que son aspect soulage mes transports,
Ecarte ma tristesse & chasse mes remords.

ADELINDE.

Ah ! reprend tes esprits !

FLAVIUS.

J'ai servi sa famille ;

Tu me manques de foi ; je ne vois point ta fille.
 Tout m'abhorre & me fuit. Quelle affreuse clarté
 M'éclaire dans l'abîme , où tu m'as écarté !

ADELINDE.

Je ne te trompe point

*(On voit passer dans le lointain, à travers les
 arbres , à la lueur de quelques torches, des
 blessés & des morts portés sur des brancards.
 Ségismar est au nombre de ces derniers , &
 son corps doit être transporté de manière que
 l'on puisse le distinguer & le reconnaître plus
 aisément que ceux des autres)*

Voi ce cruel ostacle,

Ces blessés, tous ces morts . . .

FLAVIUS.

Pour moi , Dieux, quel spectacle !

ADELINDE.

A ces funebres feux destinés aux tombeaux ,
 Voudrais-tu de l'hymen allumer les flambeaux ?
 L'amour endurec-il ton ame douce , humaine ?

FLAVIUS.

O mes Concitoyens ! . . . quelle frayeur soudaine ?
 Où suis-je ? . . . je frémis . . . surmontons mon effroi.
(il reconaît son pere) (en revenant sur ses pas)
 Avançons . . . Dieux , que vois-je ? ô terre, englouti-moi !

ADELINDE.

Flavins , ô mon fils !

FLAVIUS.

Que dis-tu ? fui , perfide ;

Mon pere est mort ; évite un monstre , un parricide.
 Ah ! sans ma trahison , sans mes lâches amours ,
 Il vivrait ; mon courage eut défendu ses jours ,
 J'ai pu l'abandonner , me couvrir d'infamie ,
 Pour suivre , pour servir la mortelle ennemie ?
 Tes ruses désormais ne peuvent m'éblouir.
 Je vois mes attentats ; ne croi pas en jouir.
 Si mon frere est vaincu , j'aurai du moins la gloire
 D'arracher au vainqueur les fruits de la victoire.
 Les bataillons détruits vont être remplacés ;
 J'enflammerai les cœurs que ma voix a glacés.
 Je vais tout réparer ; va , les Troupes séduites
 Quitteront le vil poste , où je les ai conduites.

ADELINDE.

Ta voix qui les a fait sortir de leur devoir ,
 Pour les y ramener , a trop peu de pouvoir.
 (*Flavius sort avec indignation.*)
 Mais , va , mene à Varus de nouvelles victimes ,
 Et cours accroître encor ses lauriers & tes crimes.
 Qui vient ?

SCENE V.

GISELLE, ADELINDE.

ADELINDE.

C'EST toi , Giselle. Et ma fille ? ah ! pourquoi
 Seule , ici , sans Thusnelde . . .

GISELLE.

Ecoute & tremble.

ADELINDE.

Moi.

GISELLE.

Toi ; tu seras bientôt & sans fils & sans fille ;
Les tyrans que tu fers détruiront ta famille.

ADELINDE.

Parles-tu des Romains ? ils sont trop généreux.

GISELLE.

Crain tout pour tes enfans.

ADELINDE.

Qu'ai-je à craindre pour eux ?

GISELLE.

Ce n'est pas de leur part que je viens t'en instruire.
Tu connais ton projet ; ils veulent le détruire.
L'un & l'autre saisis d'un transport belliqueux ,
Vont sauver les Germains , ou se perdre avec eux.
J'ai vainement tenté d'effrayer leur audace ,
L'héroïque vertu dont ils suivent la trace

ADELINDE.

Quelle est cette vertu qui se laisse emporter
A trahir mes dessein , à les faire avorter ?
Qu'ont-ils fait ?

GISELLE.

Si tes yeux de ta fille inquiète
Dans la roue avaient vu l'ardeur sombre & muette . . .
A peine nous touchions au poste de ton fils ,
Elle rompt le silence , il répond à ses cris ;
Il accourt : *c'est ma sœur , c'est sa voix qui m'appelle.*
Non , c'est la liberté , secourons là , dit-elle ,
Peux-tu voir les exploits , la mort de ces Héros ,

Sans maudire ta vie , & ton lâche repos ?
 Alors de quelques chefs l'armure abandonnée
 Se présente aux regards de la sœur indignée.
 Elle ose s'en saisir ; frappé de sa grandeur ,
 Le frere sent en lui naître la même ardeur.
 Je les ai vus tous deux dépouiller leur parure ,
 Et paraître soudain revêtus d'une armure.
Quoi ! dit elle , nos mains épargnent nos tyrans !
Voyez vos Citoyens , vos amis , vos parents ;
Ils combattent : & nous , sommes-nous donc moins braves ?
Voulez-vous un moment rester encore esclaves ?
 Cet aspect d'une femme & d'un Pontife armés ,
 En guerriers , en Héros , tout-à-coup transformés ,
 Etonne tout ce poste , y jette un trouble étrange.
 D'abord un petit nombre à leurs côtés se range ,
 Ils entraînent le reste ; ils sont prêts à partir ;
 Et peut-être trop tard je te viens avertir ;
 Mais voici l'Officier . . .
 (*le jour commençait à paraître.*)

SCENE VI.

UN OFFICIER CHÉRUSQUE , ADELINDE , GISELLE.

ADELINDE à l'Officier.

CEST toi qui l'as conduite ;
 De son emportement , parle , apren-moi la suite.
 Thusnelde : est-il possible ?

L'OFFICIER.

Elle a tout entraîné.

Le parti des Romains contre eux est déchainé.

ADELINDE.

Fille & sœur sans tendresse, elle trahit sa mère,
Et dans sa trahison précipite son frère !
Qu'allez-vous devenir, audacieux enfans ?
Pourrez-vous échaper aux glaives triomphans ?
Vous aimez mieux périr . . . ils périront sans doute.

L'OFFICIER.

Thusnelde de Varus promettait la déroute,
Alors qu'elle aperçoit Flavius qui la joint. —
Arrête! que veux-tu? lâche, n'approche point. —
Ah! je me rends, dit-il, à tes vertus sublimes.
Souffre qu'à tes côtés je répare mes crimes.
Flavius défendra jusqu'au dernier moment
Nos Dieux, la liberté, tes jours & ton Amant. —
Ton repentir me plaît; vien, dit-elle. A ma vue
Comme un trait aussi-tôt Thusnelde est disparu;
Sa main des ennemis montrait les étendards,
Aux Soldats qu'entraînaient sa voix & ses regards:
Soudain elle s'élançe; & le plus intrépide
Ne suit qu'avec effort son courage rapide.
Peut-être son grand cœur a déjà triomphé;
Du feu qui l'animait tout était échauffé.

ADELINDE.

In sensible aux grandeurs que Rome lui prodigue;
Pour m'en ravir le fruit, mon fils même se ligue !
Ma fille! Flavius! . . . Dieux! voilà de vos coups.
Vous rendez tous les cœurs barbares comme vous.

GISELLE.

O vous, dont tôt ou tard les vengeances éclatent,
Grands Dieux! songez à moi, j'ai des fils qui combattent!

Ah! de quelles clameurs retentissent ces lieux?

(On voit passer quelques Romains)

L'OFFICIER.

Quel tumulte confus ! qu'annonce-t-il , ô Dieux ?

Est-ce notre défaite ? est-ce notre victoire ?

Ah ! j'ai part à la honte & non pas à la gloire !

SCENE VII.

LE CHEF DES CATES *suivi des siens*, ADELINDE,
GISELLE, L'OFFICIER.

A l'aspect des Cates, les Chérusques qui accompagnent Adeline & qui sont au fond du Théâtre, s'avancent sur le devant du côté où se trouve leur Officier.

LE CHEF DES CATES *à sa Troupe, qui arrive en désordre.*

DE nos fiers ennemis l'espoir est confondu.

Hâtez-vous & courez sur le reste éperdu

De ces Esclaves prêts à devenir nos maîtres.

(*en apercevant les Chérusques.*)

Mais que vois-je ? frappez, exterminiez ces traîtres.

GISELLE *en se jetant au-devant des Cates.*

Vos bras ne sont-ils point assez ensanglantés ?

Suspendez vos fureurs, ô Cates, arrêtez.

Punir des Citoyens, vous, étrangers ! vos titres

Sont d'être leurs vengeurs, & non pas leurs arbitres.

LE CHEF DES CATES.

Soldats, ne frappez point, vous êtes des héros.

Tout traître doit périr par la main des bourreaux.
 Qu'on les faussent tous ; que tous chargés de chaînes,
 Attendent du vainqueur les vengeances prochaines.

A D E L I N D E *tandis qu'on enchaîne l'Officier & ses
 Soldats.*

Tu fais charger leurs mains de fers injurieux.
 Eh ! qu'aurait fait de plus Varus victorieux ?

L E C H E F D E S C A T E S.

Malheureuse , voilà celui que tu regretes.
 Cache mieux les transports de tes fureurs secrètes.
 Quoi ! tu ne trembles pas !

(*Sigismond paraît porté par des Soldats.*)

Voi ton fils expirant.

Ton cœur à cet aspect est-il indifférent ?

S C E N E V I I I.

SIGISMOND *mortellement blessé*, ADELINDE , LE
 CHEF DES CATES , L'OFFICIER CHÉRUSQUE
enchaîné.

A D E L I N D E.

SIGISMOND, ah ! mon fils , toi , la triste victime.....

S I G I S M O N D.

Je t'ai trop obéi , ma mort est légitime.

A D E L I N D E.

Si ton obéissance eut secondé mes soins ,
 De ta perte mes yeux seraient-ils les témoins ?
 Tu meurs ; tu serais Roi.

SIGISMOND.

C'est un crime de l'être,
 Quand le Ciel pour régner ne nous a pas fait naître.
 Je meurs pour ma patrie. Heureux si par ma mort,
 Je garantis vos jours d'un plus funeste sort !
 (*On entend des cris de joie & le bruit des trompettes.*
 Arminius s'avance ; & du moins mon oreille
 Entend de son triomphe annoncer la merveille.
 Les Dieux, dont je me fais attiré le coutoux,
 Ravissent à mes yeux un spectacle si doux.

ADELINDE

O mon fils ! ... il expire.
 (*On emporte Sigismond ; & le bruit des trom-
 pettes & les cris de VICTOIRE recommencent.*
 O sons pour moi terribles !
 Ah ! qui me vengera de ces vainqueurs horribles !

SCENE IX.

ARMINTUS précédé de plusieurs Officiers qui portent l'ar-
 mure de Varus, & les aigles prises sur les Romains.
 LE CHEF DES CHAUQUES, LE CHEF DES BRUC-
 TERES, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARMINIUS.

DIEUX ! votre Peuple est libre & n'est plus avili.
 L'espoir qu'il a conçu, vous l'avez accompli.
 Ecartez à jamais loin de la Germanie
 Tous les maux qu'après soi traîne la tyrannie.
 Vous avez dans leur sang éteint ses défenseurs ;
 Nous ne gémissons plus sous de fiers oppresseurs.

A

A ces chênes sacrés atachons leur dépouille ;
Ils la purifient de l'horreur qui la souille.

(en montrant l'armure de Varus.)

Celui dont cette armure enivrait la fierté,
Osa s'en revêtir contre la liberté.

(en regardant les aigles.)

Aigles fieres jadis , maintenant abattues ,
Demeurez & rampez aux pieds de ces Statues ;
Que votre chute apprenne à la postérité
Ce que peut la valeur & la fidélité.

O vous , qui n'êtes plus ; Héros , que la victoire
Et la mort ont couverts d'une immortelle gloire,
C'est au Ciel à payer tant d'exploits fructueux ;
La terre a maintenant moins d'hommes vertueux.
L'adversité s'étend sur un jour si prospère ;
Moi , la Patrie , & Vous , nous perdons tous un père.
Ce Prince Citoyen , Ségismar est tombé.
Sa vertu , sa vieillesse , ont enfin succombé
Sous les coups d'une main jeune & non plus vaillante ,
Que n'a pu repousser la sienne défaillante. —
Mais cessons de gémit ; suspendons nos douleurs ,
Je crois ouïr sa voix qui condamne nos pleurs :
Ses mânes satisfaits veillent sur nos cabanes.
Rome n'a plus ici d'admirateurs profanes.
Nous triomphons... mais toi qui nous fais triompher,
Dont le courage mâle a su tout échauffer ,
Pourquoi ne viens-tu pas , illustre & digne femme ,
Recevoir le tribut qu'on doit à ta grande ame !
Je vous vois interdits... Ah ! parlez , quel malheur...

LE CHEF DES BRUCTERES en s'approchant d'Arminius.

Contre nos ennemis on dit que sa valeur ,

Qui s'est trop obstinée au soin de les poursuivre,
L'a mise dans les fers, dont elle nous délivre.

ARMINIUS.

Thufnelde prisonniere! ah! nous n'avons rien fait.
Hâtons-nous d'achever un triomphe imparfait.
Retournons au combat, ou plutôt à la gloire
D'une plus importante & plus prompte victoire.
Courons sauver Thufnelde, . . .

*(Arminius fait quelques pas, & les autres font
un mouvement pour le suivre.)*

SCENE X.

FLAVIUS, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARRÊTS, Arminius.

Je suis digne de toi ; reconnais Flavius.
Aux derniers des Romains j'ai fait rendre les armes.
J'ai fait plus ; de l'amour j'ai su vaincre les charmes ;
J'étais dans l'esclavage & je viens d'en sortir.
Ren-moi ton amitié due à mon repentir.
Séduir par la tendresse, & trompé par la ruse . . .

ARMINIUS,

Va, ton Chef te pardonne, & ton frere t'excuse.
Mais Thufnelde . . . sui-moi.

FLAVIUS.

Les Dieux, mon Général,

Qui viennent de confondre un ennemi fatal,
Mais qui voulaient te faire acheter la victoire,

Ne te la vendent pas si cher que tu peux croire.
 Deux Escadrons, trois fois prêts à nous accabler,
 Sous nos traits à la fin forcés de reculer,
 Avec eux en fuyant entraînaient une proie,
 Qui dans leur désespoir eut mêlé trop de joie.
 Je les ai poursuivis; & mon heureux destin,
 En reprenant sur eux un si riche butin,
 Acheve ton bonheur, & comble leur ruine.

SCENE XI ET DERNIERE.

THUSNELDE *en habit de guerrier*; LES ACTEURS
 PRÉCÉDENS.

FLAVIUS *qui s'avance vers Thusnelde, qu'il prend par
 la main.*

A PROCHEZ, paraissez, belle & jeune Héroïne.
 (*à Arminius*)

Reçois des mains d'un frete ardent à te servir,
 Cet objet vertueux qu'il voulait te ravir.

THUSNELDE.

Il sauve ton Épouse, as-tu sauvé ma Mere ?

ARMINIUS.

Elle est libre; & sa vie en ce moment m'est chère.

ADELINDE.

J'ai la tienne en horreur.

ARMINIUS.

Pren un cœur Citoyen;
 Qu'il soit l'ami du Peuple, & je serai le tien.

ADELINDE.

Que ce Peuple aveuglé qu'entraîne ta furie,

F ij

Reste dans la misère & dans la barbarie ;
 De sa férocité que les sombres accès
 Renouvellent ta rage, admirent tes succès ;
 Avec son propre sang qu'il cimente ta gloire ;
 Qu'il célèbre ton nom ; qu'il souille ma mémoire ;
 Qu'il me traite en esclave, en Germaine sans foi :
 Va , je suis plus fidèle & plus libre que toi.
 Mon cœur chez les Romains n'a pas puisé leurs vices ;
 Je ne leur ai jamais consacré mes services ;
 Je ne les ai pas vus envers moi généreux
 Pour mépriser leurs dons & les tourner contre eux.
 Tu rougis.

ARMINIUS.

C'est n'est pas de tes vaines injures.
 Mais tu blesses ce Peuple; entens-tu ses murmures ?
 Tremble que son courroux

ADELINDE.

Qu'il se hâte, il est tems.
 Qu'il prononce l'Arrêt de ma mort que j'attends.
 Que ma grâce par toi ne me soit pas offerte ;
 Ah ! je l'accepterais pour conspirer ta perte.

THUSNELDE.

O Peuple, ô mon époux, pardonnez aux transports
 D'un moment de fureur que suivront les remords.

ADELINDE.

Des remords ! moi ! de sang si ta gloire assouvie
 Aux vertus de ton sexe est encore asservie ,
 C'est à toi d'en sentir & la honte & l'horreur.
 Oses-tu demander grâce pour ma fureur ,
 Quand la tienne feignant d'être en pitié changée ,
 Comble le désespoir où tu me vois plongée.

THUSNELDE.

Ah ! ma mere....

ADELINDE.

Ta mere... ô Ciel! ... tu n'en as plus.
 Oublie un nom , des nœuds qui te sont superflus ;
 Ton cœur n'en a jamais , dans son indépendance ,
 Connue la sainteté , les droits ni la puissance.
 J'avais des partisans & de nombreux amis ;
 Grâce à ta grandeur d'ame , ils sont mes ennemis.
 Elle a ravi le jour & le trône à ton frere ;
 Tu l'as séduit ... crois-tu séduite aussi ta mere ?
 Écossame , entraîne encor par un charme fatal
 De tes fiers Citoyens l'héroïsme brutal ;
 Continue , en marchant sur de si nobles traces ,
 A mériter le cœur qui cause mes disgraces.
 Tous les deux contre moi restez toujours unis.
 Tu veux qu'on me pardonne ; — & moi , je te punis.

(*Elle se tue , Thusnelde jette un grand
 cri , & la toile se baisse.*)

Fin du cinquième & dernier Acte.



PERSONNAGES

De la Tragédie Allemande.

ARMINIUS, *Duc ou Général des Chérusques.*

SIGISMAR, *Pere d'Arminius.*

FLAVIUS, *Frere d'Arminius.*

SEGESTE, *Prince Chérusque.*

SIGISMOND, *filz de Ségeste, Prêtre d'Auguste.*

UN PRINCE DES CHAUQUES,

UN PRINCE DES CATES.

VARUS, *Préteur en Germanie.*

MARCUS, *jeune Romain.*

ADELAIDE, *Mere d'Arminius.*

THUSNELDE, *fille de Ségeste, fiancée à
Arminius.*

*La Scene est dans un bois sacré où l'on voit les
Statues de Thuiskon & Mannus.*

TRADUCTION LITTÉRALE
DU PREMIER ACTE
DE
L'ARMINIUS ALLEMAND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMINIUS, SIGISMAR.

SIGISMAR. Eh bien, Arminius, écoute-moi, il est temps que tu sois attentif, & que tu saches pourquoi ton père t'a conduit dans ce bois. S'il est vrai, mon fils, que tu aies du courage & que tu veuilles le signaler par de belles actions, apren ton devoir de ces Statues; que ton ame s'éleve à la vertu de ces héros. Voici la Statue de Thuiskon, là le monument de Mannus; c'est en eux que le courage german a commencé à s'illustrer, nous tenons d'eux notre grandeur, notre fidélité, notre gloire; ils nous ont transmis ce noble penchant, qui nous fait tuer la fausseté & haïr la mollesse, qui ne connaît pas de loix & qui pratique cependant la vertu. Ce sont eux à qui nous devons l'amour de la liberté & l'horreur de l'esclavage. Ton peuple vient de te mettre au rang de ces héros; il t'a choisi pour Général. Je me sens encore capable de combattre à tes côtés. La Chérusquie, tu le vois, fait cas de ta bravoure; rempli le devoir qu'elle vient de t'imposer; ren toi digne d'un si grand choix. Pren garde à deux choses; il faut défendre ton Peuple contre l'ennemi & contre les vices. J'ai vu ce Peuple vertueux; les Dieux seuls savent ce qu'il va devenir. Rome qui veut par-tout dominer, corrompt nos Princes à

F iv

foote d'argent; elle leur apprend à estimer l'or & à aimer les plaires. L'innocence & la simplicité, qui seules ont rendu nos peres heureux & grands, l'une est persécutée, l'autre tournée en ridicule: soyons fideles à nos peres, en écartant les vices, dont on veut infecter leurs enfans. Il viendra un autre Peuple après nous; & si la servitude l'acable, qui acusera-t-il! il maudira notre indolence. Songe, Arminius, songe à ta postérité, fers lui d'exemple; qu'elle ne puisse paste reprocher de l'avoir trahie.

ARMINIUS. O mon pere, que j'ai rougi de fois à l'aspect de ces Héros; leur gloire a souvent troublé mon sommeil. Chaque fois que la bouche des Bardes faisait retentir leurs louanges, la rougeur qui me montait au visage, faisait connaitre combien je sentais ma faiblesse; oui, je suis trop faible pour atteindre à leur gloire; & cependant je brûle de les égaler.

SIGISMAR. Tu le peux; ais toujours leur vertu devant les yeux; songe à leur courage, à leur fermeté, à cette droiture de mœurs sans tâche, à cette fidélité qui veille sans cesse pour le salut des Citoyens, à ces cœurs qui ne se croyaient heureux qu'en faisant le bonheur des autres. Choisi maintenant les actions que ces héros feraient à ta place.

ARMINIUS. Eh bien, me voilà assez instruit; mon choix est fait. Je m'éveille, mon pere, & je vois mon devoir. Est-il possible que mon cœur enflammé du désir de la gloire, en ait méconnu jusqu'ici la véritable route! Follement courageux, je combatais pour combattre; je prêtai mon bras au peuple qui nous opprime; c'est pour son intérêt seul que j'ai manié jusqu'ici l'épée; ah! qu'il eût mieux valu tremper mon poignet dans son sang. Ces grands hommes auraient-ils agi autrement? Le bras de Thuiskon,

le courage de Mannus se reposeraient-ils, & souffriraient-ils que cette Rome si fiere nous imposât impunément des Loix? ah! s'ils pouvaient sortir de leur tombe qui renferme tant de vaillance... mais que fais-je? j'attends qu'un mort se rasime. Ne serais-je brave que pour Rome, & lâche pour mes Citoyens, tandis que ce fier ennemi, comme s'il nous eût déjà vaincu, est campé dans une parfaite sécurité au milieu de nos champs; qu'il croit nous assujétir comme le reste du monde; qu'il ose s'ériger en Juge, quand il s'élève entre nous quelque discussion; que la trahison & la ruse nous extorquent des otages, & qu'il semble ne laisser reposer ses armes, que pour mieux nous marquer son mépris.

SIGISMAR. Ajoute encore, lorsqu'il compte, en affaiblissant en nous l'amour de la liberté, nous accoutumer à ses vices, nous faire aimer la volupté, pour éteindre en nous le courage, qui le met continuellement en alarme. Eveillez-vous, Héros des anciens temps, levez-vous, vivez & soutenez votre Peuple.

ARMINIUS. Vivez, ou inspirez-nous comment il faut combattre... Je sens renaître en moi leur antique courage; mes yeux pétillent de ce feu qui les animait, qui effrayait leurs ennemis & que le Romain doit craindre. Voici encore un bras, qui sait porter des coups assurés. Pourquoi solliciter en vain le secours des morts, puisque le glaive, si nous sommes Germains, peut nous sauver!

SIGISMAR. J'entens sortir de ta bouche ce que le courage de nos peres leur inspirait. Vien, Arminius; tu es digne de venger l'affront fait à la Germanie. Embrasse-moi; laisse un libre cours au plaisir que je sens. C'est dans ce moment que mon cœur joint des soins que j'ai pris

pour t'élever. Ils n'ont pas été inutiles. Sois le soutien de ton pere; sois l'appui de ton Peuple. La vicillesse me rend faible; je sens encore une ardeur qui me trompe; mon courage me reste, & je n'ai plus de force. Jeune homme, j'étais libre; vicillard, serais-je esclave? Notre ennemi ose nous braver, jusqu'à citer nos Princes mêmes à son Tribunal.

ARMINIUS. Et mon pere, ira-t-il...

SIGISMAR. Non, je n'ai pas vécu si long-tems; pour que la postérité dise: le Prince Sigismar a servi Rome sur la fin de ses jours. Irais-je courbé, comme si je l'étais par la peur, paraître dans le camp de Varus? Me tiendrai-je debout devant mon eunemi, comme s'il était mon Seigneur? Et lorsque tout autour de moi, je verrais briller au milieu des faisceaux odieux la hâche meurtriere, suis-je fait pour trembler devant un Préteur? Je ne suis pas le seul, qui se croit trop grand, pour s'abaisser devant lui; n'as-tu pas vu toi-même le courroux qui animait tous les cœurs, lorsque l'Envoyé de Varus vint pour nous citer devant son Tribunal; ce Peuple qui ne s'était assemblé qu'à la priere de Varus, ne vit qu'avec horreur cette priere changée en ordre. Le Chérusque a senti de plus près l'afront; c'est cet affront qui t'a fait nommer Général, & qui a réuni avec nous les Chauques & les Cates. Il excita la colere de tous ceux qui en furent les témoins. Ton Peuple fut mis à la tête de la confédération. La perte des Romains ne dépend plus que de ton courage; & ce même jour, si le destin ne nous afaiblit, nous verra insultés, reveillés, armés & vengés.

ARMINIUS. Sûrement, mon pere, ce sont nos Dieux qui avenglent l'esprit de Varus & qui vont nous

procurer la liberté; allons, ne soyons point endormis; que ce soit pour sa perte, qu'il ait invité ici l'élite de tant de nations!

SIGISMAR. Mon fils, il n'y a que la prudence qui puisse bien guider notre bras; un courage féroce se nuit souvent à soi-même. Mon conseil doit donner de la vigueur à ton bras, ton bras à mon conseil; si la force me manque, j'ai de l'expérience. Ton frere vient. Ah! Dieux, faites briller dans tous les yeux ce fier courage ou ce noble courroux, qui me charme dans Arminius.

S C E N E I I

SIGISMAR, ARMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS. Mon pere; il est tard; d'où vient qu'on ne se prépare pas pour aller au camp de Varus?

SIGISMAR. Mon fils, es-tu Germain?

FLAVIUS. Pourquoi cette demande? ne suis-je pas ton sang? que puis-je dire de plus?

SIGISMAR. La réponse est aisée; parle, que te dit ton cœur?

FLAVIUS. Mon pere, je suis Germain, & cependant je ne hais pas Rome.

SIGISMAR. Qui ne hait pas Rome, ne fait pas aimer les Germains. Pourquoi partager ton cœur? tu ne peux être fidele que par un dévouement entier, sois tout Romain ou tout Chérusque; choisis.

FLAVIUS. Il est donc impossible de les réunir; & nous n'irons pas aujourd'hui au camp de Varus?

SIGISMAR. Mon fils, j'ai vécu du temps de César, devant qui toute la terre & Rome même a tremblé ; c'était là un tout autre Héros que ces âmes lâches, qui ne sont nées que pour tourmenter l'Univers par leur avarice ; qui fiers de leurs victoires remportées par des mains étrangères, se reposent dans une volupté honteuse ; qui ne se laissent point toucher par une noble ambition, & qu'une soif démesurée des richesses peut seule tirer du repos. Mais César & sa gloire ont pu porter l'effroi dans le reste du monde ; non pas ici ; il avait assez de force pour nous vaincre, & non pour nous intimider. Jamais ses menaces n'ont fait plier Arioviste ; jamais il ne s'est avili, en se courbant devant la puissance de César, qui l'invita vainement de venir auprès de sa personne. César s'est entendu dire ce qu'entend maintenant Varus : non, disait Arioviste, si j'avais envie de voir César, je ne serais pas trop fier pour l'aller trouver ; César peut faire de même, si César me demande.

FLAVIUS. Rien n'est pourtant plus aisé que d'accorder à Varus ce léger service.

SIGISMAR. Un léger service devient pésant, s'il attaque l'honneur.

FLAVIUS. Qui sait si l'intention de Varus est de nous faire une insulte.

SIGISMAR. Un Prince libre ne doit-il pas avoir honte d'obéir ? & dois-je recevoir la loi de Juges étrangers ?

FLAVIUS. Nous demeurerons libres, quand bien même Rome nous prêterait ses loix.

SIGISMAR. Qui reçoit les loix de Rome, devient son esclave.

FLAVIUS. Rome nous instruit dans les arts & dans

les sciences, elle dompte les mœurs féroces.

SIGISMAR. Rome chasse l'innocence de nos bienheureuses cabanes.

FLAVIUS. J'ai vu Rome, & j'en ai bonne opinion.

SIGISMAR. Je ne l'ai point vue, & je la connais mieux que toi.

FLAVIUS. Tu rejetes donc les arts, qui cependant rendent les Peuples heureux.

SIGISMAR. Maudit soit le génie, s'il est l'appui du vice! Mon fils, le Ciel donne du génie à l'homme, comme un moyen pour parvenir au bonheur; c'est une faveur céleste, dont l'esprit humain a détourné le véritable but; ce qui lui est donné pour servir à sa félicité, ne fait qu'augmenter ses besoins. A peine le poli des arts a-t-il fait disparaître la dureté des mœurs, que le cœur, enclin au plaisir, toujours ingénieux à se le procurer, amateur du luxe & des richesses, oubliant le bonheur d'autrui & ne songeant qu'au sien propre, s'amolir, au point que l'intérêt l'emporte sur la fidélité due à la patrie, & une oisiveté lâche sur l'amour actif de la gloire. Tout courage, toute vigueur s'anéantit, & ce qui s'est élevé par les arts, tombe en ruine par les arts mêmes. Voilà le point de vue sous lequel tu dois, mon fils, envisager Rome, & c'est le seul qui puisse t'être avantageux.

FLAVIUS. Tu veux donc que le Germain habite éternellement de pauvres cabanes?

SIGISMAR. J'aime mieux être libre dans ces cabanes que servir dans des palais.

FLAVIUS. Je suis outré que Rome me traite de barbare.

SIGISMAR. Tu es assez policé, si tu fais faire la guerre.

FLAVIUS. Rome m'apprendra mieux à la faire.

SIGISMAR. Tu te trompes; il est vrai que son génie augmentera le nombre de tes armes; mais sa volupté affaiblit le bras qui s'en sert; & qu'est-ce que la science dans la guerre, sans la vigueur & le courage?

FLAVIUS. De quelle utilité est mon courage, si personne n'en parle.

SIGISMAR. Tu comptes donc pour rien d'être honoré de ton Peuple?

FLAVIUS. Si je fais acquérir de sublimes sciences, je serai bientôt renommé par tout l'Univers.

SIGISMAR. Et s'il ne te regarde que comme un lâche & un efféminé?

FLAVIUS. Rome ne m'écartera jamais de la route que me trace ma bravoure & mon courage; je fuirai ses vices; je ne me livrerai qu'à ses arts.

SIGISMAR. Tu comptes trop sur toi-même. Qui écoute des Maîtres corrompus, s'expose au danger.

FLAVIUS. Epreuve-moi, mon pere, & tu verras si je suis lâche.

SIGISMAR. Eh bien, réfléchis donc à quoi tu t'obliges. Il est impossible que tu sois en même temps héros & esclave; si tu es courageux, il faut délivrer ton Peuple; c'est en servant Rome qu'elle te regardera avec mépris; épouvante-là si tu veux qu'elle t'admire; si tu cherches la gloire, elle sera ton partage. Conduis bien tes actions, & laisse le soin de ta réputation au Peuple. Moi-même je fais plein d'espoir. Je compte que ma gloire s'agrandira après

ma mort, quoique la fermeté de mon esprit qui n'estime que la vertu, s'opose à la mollesse étrangere. Je m'en vais affermir ce Peuple Germain dans son courage. Arminius, fai voir aujourd'hui la noblesse de ton cœur, sois l'ennemi des Romains, & tu verras qui de Flavius ou de toi acquerra plus de gloire.

S C E N E I I I.

ARMINIUS FLAVIUS.

ARMINIUS. Voilà donc quel fruit Flavius a retiré du séjour de Rome. Son cœur généreux ne connaît plus son devoir. Il quite la vertu, dont il faisait tant de cas autrefois, & se livre au génie de Rome, qui lui apprend à devenir infidèle. Le nom que Rome t'a offert & qui est si doux à tes oreilles, ne l'as-tu donc accepté que pour que ton bras pût sans remords combattre tes Citoyens ? N'as-tu quité ton nom Germain, que par la crainte qu'il ne manifestât ta trahison envers ton propre Peuple ? J'ai reçu comme toi des leçons de Rome ; j'ai vu ses jeux. Autant de fois que quelque animal féroce que l'on animait au combat, courait dans l'arene ; chaque fois qu'un couple bouillant de Gladiateurs, se trouvait sur le terrain aplani, & que sur des chars légers la course des chevaux entraînait la troupe d'une jeunesse vive au but victorieux ; n'as-tu vu jamais indifférent à ces plaisirs ? Mais que le ciel ne permette jamais, lorsque mon devoir exige le sacrifice de mon sang, que je trahisse l'intérêt de mon Peuple par amour pour la pompe de vains jeux.

FLAVIUS. Ah ! Arminius ne tourmente pas l'ame de ton frere. Quand la Germanie déclarera la guerre à

Rome , je saurai faire mon devoir. Cependant puis-je tout-à-coup m'arracher à mon penchant ? Rome n'a-t-elle pas aussi le droit de me regarder comme un de ses enfans , tant que notre main est ornée de cet anneau qui doit nous rappeler que nous sommes au nombre de ses Citoyens & de ses Chevaliers ?

ARMINIUS. Garde-toi de me parler de cette vaine faveur ; crois-tu que je pense avec plaisir à ma servitude. C'est la liberté qui m'annoblit & non un pays étranger. Je jure dans ce bois , soyez en témoin , ô Dieux ! je jure de garder ce signe de ma honte , jusqu'à ce que j'aie détiré par le fer mon Peuple de l'esclavage , & moi-même du titre de Citoyen de Rome ; & que victorieux , j'apporte à vos pieds , avec mon anneau , tous ceux des Romains que j'aurai abatus !

FLAVIUS. Tu ne songes pas que Varus a des Otages.

ARMINIUS. Tu veux parler de Thufnelde , que le vil Ségeste a livrée aux Romains, Ségeste qui vient d'effacer la gloire qu'il s'était acquise dans sa jeunesse. Ah ! le traître a confié aux ennemis comme gage de notre servitude , cette même Thufnelde , qu'il m'a promise en mariage. Mais pourvu que les Dieux ne s'oposent pas à mon courage , j'arracherai aujourd'hui Thufnelde de leurs mains ; je la reverrai ; si non , j'en punirai celui qui l'a trahie. Vien , serais-tu seul lent à combattre pour la Patrie , quand tous les Citoyens se hâtent de prendre les armes ?

FLAVIUS. Qui vois-je arriver ? c'est Marcus. Soufre , mon frere , que je satisfasse encore une fois à l'amitié.

ARMINIUS. Fai ce que tu voudras ; mais crain que le temps de la gloire ne s'écoule pour toi.

SCÈNE

SCÈNE IV.

MARCUS, FLAVIUS.

MARCUS. C'est toi, Flavins. Je me suis écarté du chemin pour voir ce bois, & je t'y rencontre. Ah! quel bonheur me procure ma curiosité!

FLAVIUS. Vien, cher Romain; tout mon sang bouillonne; mon cœur palpite; ta vue revivifie en moi l'idée de Rome & de tous ses plaisirs, que j'ai quittés avec regret. Ah! votre société, l'esprit qui regne dans vos discours, vos jeux, la magnificence de vos repas, cruel souvenir! qui change à mes yeux ces contrées en de véritables déserts. Comment as-tu pu t'arracher aux agrémens de cette superbe Ville, & t'exiler dans un pays qui ne présente que des forêts, où l'on découvre à peine quelques cabanes? A qui dois-je le bonheur de te voir?

MARCUS. Je viens de chez Varus. Embrassons-nous d'abord; & demande-moi après ce que tu voudras; ton ami te répondra.

FLAVIUS. De chez Varus! ah! mon cher ami, garde-toi de m'embrasser. Je suis peut-être ton ennemi, & obligé à te haïr.

MARCUS. Tes craintes sont mal fondées; qu'on craigne cette inquiétude; car notre bonté ne vous permet pas d'être nos ennemis.

FLAVIUS. Ah! pardonne, ma crainte est trop bien fondée; Rome aime la paix; elle est prête de nous aimer; Mais, hélas! le cœur de mon père ne sent pas votre générosité. Il regarde comme un devoir de vous être contraire; il aime la liberté, & son ame est pleine de

souci. Il craint que la haine & la ruse n'empruntent l'apparence de la générosité. Il est ennemi des arts, parce que le génie & le vice lui paraissent trop souvent liés. Rien ne peut rompre sa résolution, ni votre douceur, ni vos bienfaits, ni vos promesses, ni tout ce que vous pouvez tenter.

MARCUS. S'il a été inflexible jusqu'aujourd'hui, il va cesser de l'être. Il n'y a maintenant que deux choses à votre choix. L'effort & la résolution généreuse de Varus doivent produire en vous de la reconnaissance ou de l'ingratitude. Si vous ne vous rendez pas dans son camp, il vous confiera sa personne; il viendra trouver vos Chefs; on doit déjà avoir ramené vos Otages. Sigismond est décoré du titre de grand sacrificateur. Varus a fait des présents magnifiques à Thufnelde.

FLAVIUS. Thufnelde revient?

MARCUS. Quelle ardeur me font apercevoir dans ton ame, ton regard plein de trouble & ce visage qu'une rougeur subite a faisi.

FLAVIUS. Est-il possible! mon regard t'a-t-il annoncé mon tourment. Eh bien! c'est donc en vain que je t'ai caché jusqu'ici le feu qui me brûle; mon œil m'a trahi, ma bouche t'en fait l'aveu. Mais ce n'est pas une flâme Germaine que Thufnelde a allumée en moi; ce n'est pas une flâme que mon courage puisse éteindre, qui me laisse maître de moi-même, qui ne dérange point mes occupations, qui ne nuit pas à mon devoir, qui muette dans les regards, incapable de soupirs, se fait uniquement entendre par une déclaration froide. J'aime avec toute l'ardeur dont j'ai vu que les cœurs étaient susceptibles à Rome; mon feu me domine, il m'ordonne ce que je dois éviter; il m'entraîne; je ne fais qu'obéir & souffrir, & pour comble

de tourment, celle que j'adore, est promise à mon frere.

MARCUS encourage Flavius à se livrer à son amour, en lui disant que si les hommes n'avaient pas de faiblesse, ils se croiraient des Dieux ; & qu'il faut qu'ils sentent qu'ils sont hommes. Flavius répond qu'il ne le sent que trop par les autres passions dont il est quelquefois agité, telles que la colere, la joie, la tristesse, l'ambition, la honte, &c. Il dit ensuite à Marcus de venir avec lui & de déclarer le sujet de sa commission ; il espere que la douceur des Romains gagnera sa patrie, & qu'il n'aura pas le tourment de devenir traître ou à son Pays, ou à Rome. Telle est la fin premier Acte de l'Arminius Allemand.



F I N.